ÇA ARRIVERA DE TOUTE FAÇON

A la recherche d'un refuge dans la vallée de Kalim

Une fiction créée par les étudiant·es du Master 2

International Development Studies

Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine
Université Grenoble Alpes

2020-2021

Les étudiant·es du Master IDS et auteur·es de la fiction :

Anaclara Acuña Puñales

Karyn Anderson Cook

Öykü Arts

Tessa Belle

Quentin Charriera

Jorge Enrique Ferreyra

Brianna Getti-Kempisty

Anaëlle Glandut-Mingeau

Cécile Gillot

Argyro Kokolaki

Ayla Korajac

Trevor Mantshoane

Anh Dao Nguyen

Natalie Palmquist

Thibault Potet

Marina Yang

Avant-propos

It will happen anyways / Ça arrivera de toute façon est un récit de fiction écrit par les étudiant·es du master International Development Studies en février-mars 2021. Le récit a été initialement écrit en anglais puis traduit en français. Il résulte d'un travail d'atelier encadré par Cristina Del Biaggio et Karine Gatelier, en janvier 2021, sur le Plateau de la Matheysine et dans le Valbonnais.

Avec cet atelier, nous avons souhaité faire découvrir aux étudiant·es, en partie étrangèr·es, les réalités de l'accueil citoyen dans le contexte politique actuel. Alors que l'hébergement de demandeurs d'asile est une obligation, et donc un devoir, pour les États ayant ratifié la Convention de Genève (1951) sur les réfugiés, on assiste, depuis les années 1980, à des politiques étatiques toujours plus restrictives et hostiles vis-à-vis des demandeurs d'asile. Ces politiques, bâties sur l'idée de la dissuasion, produisent une précarisation des trajectoires migratoires. Ceci étant vrai en ce qui concerne le franchissement des frontières mais aussi pour l'accueil (ou le non-accueil) dans des structures d'hébergement dédiées.

Face à cette réalité, des villes et collectivités territoriales créent des réseaux de villes-refuge ; et de leur côté, des habitant· es et citoyen· nes s'organisent en collectifs solidaires qui peuvent prendre différentes formes, selon le territoire dans lequel ils s'inscrivent.

Encore peu étudiés en France, ces collectifs d'accueil en montagne méritent d'être mieux analysés, car ils apportent des réponses concrètes au-non accueil institutionnel et inventent un nouveau type d'hospitalité.

Par une immersion sur le terrain et la découverte de ses acteurs et actrices les plus impliquées, les étudiant·es ont pu mieux comprendre l'émergence, les valeurs de la mobilisation d'un des collectifs qui œuvre dans la région, le Collectif d'Accueil des Réfugiés en Matheysine – CARM.

Entre le 11 et le 15 janvier 2021, les étudiant·es ont conduit 14 entretiens, dont 3 auprès d'équipes municipales, ainsi qu'une série d'entretiens sur le marché d'un village du plateau.

L'atelier a reçu un financement du Labex ITTEM sous le titre « La montagne en solidarité. Contre-récit ethnographique de l'accueil des personnes en migration dans les Alpes », et de l'Institut d'urbanisme et de Géographie Alpine (Université Grenoble Alpes).

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont accueilli·es lors de notre séjour hivernal en Matheysine : leur chaleur nous a accompagné·es jusque dans ces pages.

Merci à Jeannine Ginzburg pour les dessins et tableaux qui illustrent cette histoire.

Merci à Isabelle Saint-Saëns pour la traduction vers le français.

Nous voulons également saluer et remercier les étudiant·es pour leur engagement et leur motivation dans l'atelier : ils et elles en trouvent tout l'écho dans l'inspiration de cette fiction.

Cristina Del Biaggio, maîtresse de conférences, IUGA

Karine Gatelier, Modus Operandi et chercheuse associée au laboratoire Pacte

Introduction

Bonjour à tous et toutes ! Je suis ici pour vous raconter une histoire. Je ne suis pas une grande conteuse, mais j'ai pensé que je devais essayer. D'accord... C'est en fait la première fois que je raconte une histoire, alors j'espère que vous serez indulgent·es avec moi. Ce n'est pas que je n'aie jamais pensé à raconter des histoires avant, mais jamais au point de me dire, ok, la voilà l'histoire. Si je vous racontais tout ce dont j'ai été témoin au cours de ma vie sans fin, eh bien, vous n'auriez pas assez de toute votre vie pour en connaître la fin. Vous les humains avez des vies si courtes. Vous n'êtes pas comme nous. Je ne sais même pas si je suis capable de mourir ; j'existe déjà depuis 135 millions d'années, alors nous verrons bien combien de temps je tiendrai. Je sais que vous, les humains, pensez que l'immortalité pourrait devenir ennuyeuse au bout d'un moment. Dans mon cas, je ne peux pas imaginer que quelqu'un espère mourir juste pour ne pas s'ennuyer. La vie est incroyable ! Mais je suis d'accord : 135 millions d'années, c'est peut-être trop long pour vivre. Oui, vous avez bien entendu. J'ai dit 135 millions d'années. C'est mon âge. Je suis franchement surprise de me souvenir de mon âge ; mais ne vous inquiétez pas, je me sens toujours jeune à l'intérieur et à l'extérieur !

Jusqu'à présent, je vous ai dit mes intentions et mon âge, mais je suppose que je dois vous donner mon nom. Je sais que vous êtes curieux et curieuses de le connaître. Une personne sans nom est étrangère pour vous. Normalement, je n'ai pas de nom, mais j'ai vécu assez longtemps pour savoir que les humains comptent sur les noms pour identifier les choses et les gens, alors je peux en partager un avec vous. J'ai décidé de m'appeler Coco. Tout d'abord, je dois préciser que je parle de moi comme d'un seul être, mais comprenez que nous sommes plutôt un collectif. J'ai choisi le nom de Coco parce que nous sommes faites de $CaMg(CO3)2$.

Cette incompréhensible collection de lettres et de chiffres provient d'une science géologique complexe que je n'ai jamais pris la peine de comprendre. Apparemment, cette matière qui nous constitue, les couches qui constituent notre substance, est le produit de coquillages qui traînent depuis plus de 200 millions d'années - ils doivent être très paresseux.

Je ne veux pas vous donner une fausse impression, mais la science n'est pas mon point fort. J'ai appris tout cela des humains. J'ai appris quelques trucs au fil du temps. Là encore, je parle d'un temps très long ; mais, pour le temps qu'il a fallu aux humains pour évoluer, l'évolution de vos esprits et de vos connaissances a été incroyablement rapide. Je suis assez impressionnée. Remarquez, vous ne progressez pas toujours vers le mieux ; néanmoins, vous apprenez vite, et cela m'impressionne. Maintenant, laissez-moi vous dire ce que nous sommes.

Nous sommes - ou plutôt - je suis une chaîne de montagnes appelée Camygacoco qui surplombe la vallée de Kalim. Les humains m'ont dit belle, grande, majestueuse, imposante, sauvage, omnipotente... Bon, assez parlé de moi. Je ne veux pas vous donner l'impression que je suis une espèce de narcissique. Je ne suis qu'une chaîne de montagnes. Ce n'est pas comme si j'étais le Mont Blanc, alors pas de raison d'être narcissique. Je ne suis qu'un humble massif montagneux qui a pu observer les nombreuses vies humaines et animales qui traversent ma vallée. J'ai été témoin de tant d'histoires et maintenant, pour la première fois, je choisis d'en partager quelques-unes avec vous. Je commencerai par ma naissance, pour situer le contexte, mais ensuite je veux m'éloigner de moi-même pour me concentrer sur les profondeurs des vies que j'ai aimé observer. Pouvons-nous commencer ?

Avant ma naissance, cet endroit était juste chaud et humide, couvert de forêts et de zones humides. Les plantes ont commencé à perdre leurs feuilles et, avec le temps, ces feuilles ont formé des marécages et des tourbières. Après des millions d'années, les sédiments et les reliquats de coquillages se sont accumulés, et le poids de ces nouvelles couches, qui allaient finir par me donner naissance, a comprimé les vieilles plantes jusqu'à les transformer en une roche, une substance que vous avez finalement nommée « charbon ». Le charbon n'a aucune importance pour moi mais, avec le temps, il est devenu très important pour vous car vous l'utilisez pour produire de l'énergie... mais je m'avance dans l'histoire.

À ce moment-là, alors que je n'étais encore qu'une enfant, le charbon s'est lové tout au fond de moi. Puis le soleil est arrivé... le vent... et la pluie a suivi. Peu de temps après, s'est jointe la neige ;

chacune de ces forces m'a façonnée et a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. En fait, il m'est difficile d'identifier le moment de ma naissance, mais grâce à ces processus, je suis née. Après un long moment, des plantes, des champignons et des animaux ont commencé à apparaître. Ils ont poussé le long de mes collines et couru dans mes vallées, me rendant plus belle et m'aidant à me sentir moins seule. Puis, avec les humains, les choses ont commencé à bouger beaucoup plus rapidement.

Il y a environ 600 000 ans, les Néanderthalien·nes sont arrivé·es et, il y a environ 40 000 ans, l'*homo sapiens*, alias les êtres humains, ont pris leur place. Je dois admettre que cela m'a paru un peu inhabituel au début, mais je m'y suis habituée et j'ai pris plaisir à observer leurs processus d'apprentissage. Les choses n'ont pas toujours été faciles pour elleux. Ielles semblaient avoir plus de mal que les animaux, surtout en hiver. Le froid n'a représenté que du confort pour moi, me parant d'une belle neige, mais qu'en est-il pour elleux ? Je les ai accueilli·es alors qu'ielles se blottissaient dans mes grottes pour se réchauffer, et je me suis émerveillée quand ielles ont appris à allumer des feux qu'ielles faisaient brûler à leur guise. Jusqu'alors, je n'avais jamais connu la sensation agréable du feu dans mes grottes, me chatouillant de l'intérieur. C'était le bon temps où vous me faisiez rire. Puis, il y a environ 5 000 ans, vos ancêtres ont commencé à apprivoiser également les plantes, ils ont commencé à placer intentionnellement des petites graines dans mon utérus. Cela a changé la donne pour leur survie. C'est ce que vous avez appelé... hmm, attendez une seconde.... Je connais ce terme... Ah oui ! Vous l'avez appelée « agriculture ». L'idée de l'agriculture s'est développée très vite. Vos ancêtres étaient très doué·es pour cela ; ils m'ont impressionnée en trouvant sans cesse des moyens de la rendre plus facile et plus rapide, augmentant constamment la production de nourriture.

Puis, alors que l'agriculture continuait à évoluer, les humains ont commencé à se soucier de savoir quelles plantes et ressources appartenaient à qui. Ielles ont donc commencé à établir des frontières autour de leurs territoires. Je pense qu'à un moment donné, je suis devenue une zone tampon d'espace non réclamé entre deux groupes de personnes hostiles l'un à l'autre. Il y avait aussi des zones d'échange où les groupes pouvaient acheter et vendre des biens, sans se rencontrer, en les déposant pour éviter les conflits face-à-face. J'avais déjà vu des animaux marquer leur territoire, mais jamais rien de tel. Je dois admettre que je pensais la Terre assez grande pour que le nombre relativement faible d'humains puisse coexister sans conflit. Mais qui suis-je pour le savoir ? De plus, mon opinion n'avait pas vraiment d'importance. J'avais beau être énorme et splendide, personne ne quémandait mon approbation. Pas à l'époque - et pas maintenant.

J'ai néanmoins trouvé astucieuse cette idée de zones tampons, parce qu'au moins elles étaient construites pour éviter les conflits. Il semble que la première règle de vos ancêtres n'était pas nécessairement « vivre en paix » mais plutôt « ne pas vivre en conflit ». Aujourd'hui, vous insistez davantage sur l'importance de la paix, mais d'une manière ou d'une autre les conflits continuent de surgir. Parfois, il semble que les conflits soient votre seule voie vers la paix, ce que je ne comprends certainement pas. Je ne veux pas vous offenser, mais parfois je pense que les premiers humains avaient plus de sens que vous, les « modernes ».

Je veux dire, pensez à vos idées sur la « liberté d'expression » que vous avez établie comme un droit et pourtant vous ne dites pas qui est privé de ce droit. Et vos idées sur les territoires : vous dites que vous voulez la paix et pourtant vous n'accueillez pas les gens qui viennent en paix... Désolée, je m'éloigne du sujet. Ce processus de narration me pousse vraiment à réfléchir, c'est incroyable à quel point j'ai besoin de parler. Je m'excuse de

m'éloigner de l'histoire. Essayez de vivre aussi longtemps que moi sans parler à personne, vous allez comprendre. Je vous promets que je vais vraiment essayer de rester fidèle à l'essence de mon histoire. Continuons, d'accord ?

Finalement, ces zones tampons ont pris une autre tournure. Vous avez commencé à construire des clôtures et des murs pour distinguer et séparer vos terres. De là où j'étais, je pouvais encore voir l'unité de la terre, donc les murs me semblaient inutiles ; mais je comprends que c'est votre façon de vous sentir « en sécurité ». Néanmoins, ces barrières ne semblaient pas fonctionner comme vous le souhaitiez. Vous vouliez avant tout qu'elles empêchent les étrangèr·es d'entrer. Pourtant, quels que soient les murs, les étrangèr·es venaient toujours. Essayer de construire quelque chose comme un mur, espérer qu'il durera et apportera la stabilité pour toujours, c'est à mes yeux la chose la plus ridicule. Ce comportement n'existe pas chez les animaux. Chaque être vivant fait preuve d'une certaine obstination pour protéger son territoire, mais aucun d'entre eux ne construit de barrières physiques censées rester debout pour toujours. Aucun, sauf les humains. Une femme sage a dit un jour que la seule chose qui reste constante c'est le changement - et les montagnes. Bon, j'ai peut-être ajouté la partie montagne, à la fin. Ignorez mes blagues, mais écoutez sa sagesse : le changement est inévitable.

Passons au 18e siècle - compter le passage du temps en siècles est très caractéristique des humains, mais vous aimez l'appeler ainsi, alors je vais faire pareil. Au cours du 18ème siècle, vous avez étendu votre revendication sur d'énormes parcelles de terre. Vous avez tué pour cela, vous êtes mort·es pour cela. Je n'ai jamais compris l'obsession des humains pour les frontières, ni pourquoi verser tant de sang pour leur démarcation. Et cette avidité à conquérir de plus en plus de terres... Qu'est-ce que c'est que cette

obsession sur la taille ? Vous êtes si étroit·es d'esprit là-dessus. Quoi qu'il en soit, que diriez-vous de sauter un siècle plus tard ?

Au 19ème siècle, deux pays s'étendaient de chaque côté de moi. L'un d'eux, sur lequel je vous raconterai plus tard des histoires, portait un nom prometteur : Speranza (espoir en italien). Je me sentais étrange, étrangère à moi-même. Je sais que toute cette histoire de frontières nationales ne s'applique pas vraiment aux êtres montagnes. Pourtant, même si les frontières n'existent pas dans mon monde, je ne pouvais m'empêcher de penser de temps à autre qu'à cause de vos frontières certaines parties de moi n'appartenaient pas au même pays, et je me sentais profondément triste. J'étais heureuse autrefois, quand les frontières n'existaient pas et qu'on ne me coupait pas en deux. Cependant, en dépit de mon mécontentement, ces limites, ces frontières et ces pays ont persisté.

Finalement, les communautés d'un des pays ont eu des problèmes économiques. Certaines personnes qui y vivaient ont alors voulu déménager dans l'autre pays. J'en ai été témoin, et je peux vous dire que ce n'est pas très facile de me passer pardessus pour aller de l'autre côté ! Ce n'est pas que je ne veuille pas, mais je ne suis qu'une vieille flemmasse affalée, qui ne fait rien d'autre qu'observer. J'ai fait de mon mieux pour vous aider, mais je ne pouvais vraiment rien faire.

Lorsque le charbon a été découvert, vous avez continué à creuser en mon cœur, mais vous manquiez de main-d'œuvre pour aller aussi loin que vous le souhaitiez. Les autorités locales s'en inquiétaient, elles ont donc encouragé les étrangers à venir travailler comme mineurs.

Ainsi, il y a eu de nouveaux arrivants dans la région pour creuser mon ventre... oh comment les appelez-vous ?... Je suppose, des immigrants ?... Ils venaient pour travailler, pour gagner un peu

d'argent, et pour avoir une vie décente. Je ne pense pas qu'ils en attendaient plus, mais d'après ce que j'ai vu, ils n'ont jamais été les bienvenus. Ils avaient juste besoin d'un travail et d'un toit. Pourtant, indirectement - mais aussi parfois assez directement - on leur a dit qu'ils étaient différents des résidents « originels ». C'est pour cette raison qu'on ose les traiter sans aucun respect, en oubliant que tou·tes les habitant·es de la région étaient elles et eux aussi il y a peu des nouveaux et nouvelles arrivant·es. Rappelez-vous, je suis ici depuis bien avant l'apparition des êtres humains et je me souviens comment ont évolué les premières personnes qui se sont installé·es ici. Si quelqu'un·e peut revendiquer cette terre, c'est moi, mais je ne le fais pas. Je pense que tout le monde devrait être bienvenu !

Je dois préciser que ce ne sont pas nécessairement les habitant·es de la vallée qui sont inamicaux ; ce sont souvent les autorités et les dirigeant·es qui posent le plus de problèmes aux nouveaux arrivant·es. Je suis vraiment surprise de l'importance qu'attachent les humains aux structures artificielles. Ces immigrés venaient juste d'à côté, vivre de l'autre côté de la frontière que vous avez construite les rendait si différents que cela justifiait de les traiter mal ? Le jour de leur arrivée, les travailleurs immigrés ont été escortés par des fonctionnaires jusqu'à des hommes et des femmes en vêtements blancs. Les travailleurs étaient piqués avec des aiguilles, leurs gencives étaient examinées. Les muscles, les yeux, la force et l'agilité ont été testés. Ils ont pris des échantillons de sang. Tout cela m'a paru bien étrange, étant donné qu'ils étaient venus simplement pour travailler. Je pouvais comprendre qu'un examen médical soit nécessaire, mais ça allait bien au-delà, affectant leur dignité d'êtres humains. Leurs têtes étaient baissées, leur déception et leur découragement étaient visibles même de là-haut. Alors je me suis posée une question profonde : si je n'existais pas au milieu de ces deux pays, auraient-ielles été un seul pays, et n'y

aurait-il eu aucune différence, aucune exclusion, aucune humiliation entre elleux ? Je pense que nous ne le saurons jamais.

Au fil des ans, les immigrants ont occupé les emplois les plus durs, travaillant au plus profond de moi-même et tout autour de moi. Ils ont travaillé quotidiennement dans les mines pour extraire le précieux charbon et ont transpiré en travaillant dans les champs agricoles. Ils ont construit des familles, jouissant au moins de cette précieuse joie de vivre, et pas eux, mais leurs enfants, et les enfants de leurs enfants, sont lentement devenus invisibles au sein de la population. Ainsi, au fil du temps, les humiliations ont petit à petit cessé.

À ce stade, j'aimerais pouvoir dire : « Et ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps. » Malheureusement, cela n'arrive que dans vos films. Dans la réalité, ça n'existe pas. La vie est pleine de hauts et de bas et c'est la façon dont on réagit à ces obstacles sur la route qui fait la valeur de la vie.

Il y a quelques années, de nouvelles personnes sont arrivées dans la région. Elles ne venaient pas d'à côté, mais de très loin. Les autorités et la population locale les ont appelés « demandeurs d'asile », ou « réfugiés », ou encore « migrants illégaux ». Le terme « illégal » me paraît tellement absurde : le monde n'appartient et ne peut appartenir à personne, surtout pas à ces entités artificielles que vous appelez « pays ». Même les montagnes ne revendiquent pas de frontières. Si petit·es que vous soyez, vous, les humains, vous pensez être si intelligent·es. Pourtant, malgré toute votre intelligence, vous n'avez pas appris à vivre les un·es avec les autres.

Cherchant de nouvelles opportunités tout comme les ancien·nes voyageur·es, ces nouveaux immigrant·es sont d'abord arrivé·es dans une petite ville au milieu de mes collines. Certain·es parlaient la même langue que les habitant·es, d'autres non. Personne n'avait d'idée précise pour trouver un endroit où

demeurer et travailler. Heureusement, certaines personnes ont eu l'idée de créer un réseau pour aider et soutenir les nouveaux arrivant·es. Des habitant·es ordinaires ont commencé à accueillir des immigrant·es aussi longtemps qu'ielles le pouvaient. Il s'agissait manifestement d'une réponse rapide et appropriée par rapport à la lenteur, à l'insignifiance des moyens et efforts alloués par les autorités pour accueillir des personnes qui, puisque cherchant asile, ont le droit d'avoir un toit sur la tête et d'accéder à certains services de base, y compris la santé.

Contrairement aux travailleurs immigrés qui arrivaient dans les mines par le passé, ces immigré·es n'ont pas vraiment eu la chance de trouver un emploi ou de construire une vie. Pourquoi ? Parce que les règles établies par votre gouvernement en ont décidé ainsi. À partir du moment où les frontières nationales sont établies, c'est à l'État de décider qui est autorisé à s'installer dans le pays et qui ne l'est pas. Sauf si une personne cherche asile, et dans ce cas une convention internationale a décrété que n'importe qui peut franchir une frontière pour chercher une protection. Mais c'est quand même l'État qui décide si oui ou non cette personne, en attente d'une décision sur sa demande, a le droit de travailler. Les règles fixées par l'État de la vallée du Kalim disent que pendant les six premiers mois, une personne en demande d'asile ne peut pas travailler et doit compter sur l'assistance publique. C'est illogique. Tant de personnes jeunes et fortes qui pourraient vivre grâce à leur activité, obligées d'attendre, les bras croisés, la décision finale sur leur cas... Quel gâchis ! Alors, la seule chose qu'elles peuvent faire est d'attendre. Dans certains cas, l'attente dure des années. À la fin, il n'y a aucune garantie qu'elles ne seront pas renvoyées « chez elles » ou ailleurs.

Certain·es de ces personnes nouvellement arrivées ont été présentées comme suspects dans les médias, avant même que quiconque ait pu les connaître vraiment. Lorsqu'elles sont passées

sur mon sommet, j'ai eu l'occasion de les observer. Certaines d'entre elles sortaient d'expériences vraiment difficiles. Même si la psychologie n'est pas mon fort, je suppose qu'il est normal, dans ce genre de situation, de montrer une grande anxiété. Quoi qu'il en soit, je suis reconnaissante à ces personnes qui ont décidé de faire leur connaissance et de leur donner un coup de main, parce qu'elles ont des points de vue complètement différents. Ils ont fait preuve d'une réelle solidarité. D'autres étaient simplement indifférent·es à la situation. D'autres parlaient de « droits cosmopolites ». Je n'ai pas vraiment compris ce que cela signifie, mais je crois qu'il s'agit des droits dont dispose toute personne lorsqu'elle arrive dans un nouvel endroit. En tout cas, c'est ce qui me semble le plus naturel et logique, considérant que tout un chacun, à un moment de l'Histoire, est nouvel·le arrivant·e sur un territoire. Malheureusement, les autorités ne semblaient pas connaître ce terme, ou du moins elles ont été très lentes à le mettre en application.

Je pense que certain·es d'entre vous, les humains, pensent qu'on appartient au territoire sur lequel on naît. Je vous l'ai dit, ce n'est qu'une idée. Il n'y a rien de tel dans la réalité. Regardez le ciel ! Les nuages ont-ils des passeports ? Les oiseaux sont-ils des « immigrants illégaux » ? Bien sûr, certains de vos animaux de compagnie ont des passeports, mais le savent-ils ? Je ne le pense pas. C'est quelque chose que vous avez inventé ; et puis, une fois que vous avez décidé de ces règles, vous avez soudainement décrété qui a le droit de vivre sur cette terre et qui ne l'a pas. Qu'en est-il des peuples nomades ? Ne sont-ielles pas la preuve qu'il existe différents systèmes ? Le vôtre n'est pas le seul, ni le meilleur. J'aimerais que vous proclamiez tous et toutes la vérité énoncée par Diogène de Sinope : « Je suis un citoyen du monde. »

Les frontières et les autres obstacles administratifs sont artificiels. Sinon, mes frères et sœurs et moi aurions été séparé·es

les un·es des autres lorsque vous avez tracé vos lignes, mais nous ne voyons aucune séparation. Les frontières vous rendent prisonnièr·es de vous-mêmes. N'excluez pas celles et ceux que vous considérez comme « indésirables » en dehors de votre territoire. Dans votre histoire, vous avez établi des racines de confiance, de parenté, de solidarité et d'humanité. Appuyez-vous sur elles.

Je parie que ces histoires des personnes que j'ai observées vont faire fondre vos cœurs. Je ne veux pas vous gâcher la surprise, mais vous souvenez-vous des hauts et des bas dont je vous ai parlé plus tôt ? Ce sont eux qui rendent leur histoire magnifique. Toutes les difficultés qu'ielles ont dû affronter et toutes les bonnes choses qui en sont ressorties font partie de mes meilleures histoires. Alors, laissez-moi commencer...

Tout individu a droit
à la vie, à la liberté
et à la sûreté de sa
personne.
ginsberg

Chapitre 1 : L'annonce

Commençons par le jour où votre imprimante a sorti cet article qui a fait tant de bruit. C'était quelque chose d'observer les différentes réactions à ce que j'appellerais une simple demande.

Le Quotidien Vol.38 **Région**

Dans deux semaines, le 15 mars exactement, la vallée de la Kalim va accueillir des personnes en demande d'asile. C'est l'association locale, L'ASSO, composée d'un groupe de bénévoles qui a mis en place un réseau qui les accueillera, le temps de la procédure de demande d'asile.

L'association a été créée dans le but de proposer du soutien et de la solidarité aux nouveaux et nouvelles arrivantes dans notre pays en leur permettant d'avoir un endroit où vivre en sécurité et en les accompagnant dans les besoins quotidiens de leur nouvelle vie.

Le jour de leur arrivée, l'association invite à un rassemblement de bienvenue sur la place centrale pour celles et ceux qui souhaiteraient témoigner de leur soutien et d'un accueil chaleureux.

L'association espère que cet événement permettra de porter un regard nouveau sur les réalités de la migration et de renforcer les liens sociaux dans notre région. C'est une grande opportunité de montrer ce qu'est vraiment le sens de l'hospitalité montagnarde pour la vallée de la Kalim.

A leur arrivée, les personnes venues demander l'asile seront hébergées par des bénévoles de L'ASSO. Le collectif a sollicité la mairie pour qu'elle mette à disposition des logements supplémentaires mais l'équipe municipale n'a pas encore donné suite. Interrogé à ce sujet, un membre de L'ASSO a déclaré : *« C'est merveilleux de voir l'engagement extraordinaire des habitant·es dans ce processus d'intégration, et c'est pourquoi je suis, et les autres membres de l'association avec moi, nous sommes un peu surpis·es que la mairie n'ait pas encore répondu à notre sollicitation, ni même qu'elle ne se montre enthousiaste pour convoquer une séance du conseil où cette question sera traitée. Nous pensons que cela donnera aux membres du conseil municipal une occasion de s'engager dans le processus, mais nous attendons encore leur réponse. »*

D'ici là, L'ASSO encourage tout le monde à participer, à leur manière, s'attendant à voir le nombre de ses membres adhérents, volontaires pour héberger, augmenter dans les semaines à venir.

Cet article a suscité toutes sortes de réactions. Sur le chemin du retour en train, Dramor (étranger en gallois) a enfin eu un moment de paix et de silence pour consulter un journal laissé par un passager. Les enfants du voyage scolaire qui l'entouraient venaient de s'endormir ; mais cette tranquillité n'a pas duré. La lecture de l'article en Une a ravivé l'inquiétude nerveuse qui s'était calmée avec la berceuse du train. Frustré, Dramor se demanda : « Pourquoi devons-nous accueillir ces demandeurs d'asile ? Appelons-les pour ce qu'ils sont... des étrangers ! Cela devient incontrôlable. Nous avons déjà nos propres problèmes. Nous ne devrions pas en créer de nouveaux en faisant venir des criminels dans notre pays. »

Pendant ce temps, dans un petit chalet à la périphérie de la ville, tandis que l'odeur du café et du pain grillé se répandait dans toute la maison, Plaku (aîné en albanais) feuilletait son journal et trouvait le même article. Quelques minutes plus tard et après une réflexion approfondie, Plaku se tourne vers sa chère Majka (mère en macédonien) et lui dit : « Regarde, chérie ! Il y a une association qui accueille les demandeurs d'asile, je pense que nous avons assez de place pour en loger quelques-uns, tu ne crois pas ? ». Sans répondre, son amoureuse remue pensivement son café et le laisse poursuivre : « Je serais heureux de faire enfin quelque chose pour eux, je me sens terriblement concerné par tout ce qu'ils traversent... risquant leur vie en traversant les frontières créées par nos sociétés et constamment persécutés par la police... » Son esprit vagabond s'est soudainement arrêté sur un souvenir : « Tu te souviens de l'histoire de cette fille nommée Blessing, qui a traversé quatre pays pour finalement atterrir en France ? Elle était avec deux autres personnes qui avaient traversé la frontière de nuit. Mais sa situation était particulièrement difficile car elle s'était blessée à la jambe pendant le voyage. Soudain, la police les a trouvés et a commencé à les poursuivre dans les broussailles. Elle a fini par s'échapper avec ses compagnons... mais quelques jours plus tard, elle a été retrouvée morte dans une rivière. Sa jambe blessée lui avait fait défaut, et elle est morte. Tout ça parce qu'elle avait dû fuir la police... » Quittant son histoire il s'est souvenu de sa question de départ, « De toute façon, nous devrions utiliser notre pièce pour les accueillir ! Tu n'es pas d'accord ? » Mais il reçut pour seule réponse un regard plein d'inquiétude, tandis qu'elle continuait à beurrer ses toasts.

Le document suscitait des réactions différentes de la part de chacun·e d'entre vous, mais ce sont les représentant·es élu·es de votre vallée qui ont eu les réactions les plus extrêmes. Je suis persuadée qu'ils ne comprennent pas ce que signifie vraiment « les droits cosmopolites ». Il semblerait que l'association - vous l'avez appelée L'ASSO - les ait en quelque sorte humilié·es en faisant une « demande publique » d'aide à leur égard à la fin de l'article. En réponse, ielles ont convoqué une réunion extraordinaire, et extrêmement houleuse, du conseil municipal. J'ai vu les élu·es se réunir dans l'hôtel de ville et commencer à fulminer autour d'une grande table.

« À cause de cet article, nous sommes au pied du mur. Nous devons prendre une décision maintenant, ou nous allons perdre notre crédibilité », dit fermement le maire de Turvaline en faisant glisser le journal au milieu de la table. Sa voix était calme et posée, mais les conseillèr·es autour de la table pouvaient sentir l'anxiété derrière chaque mot.

L'un des conseillers, Dramor, s'était déjà fait une opinion en lisant l'article dans le train qui le ramenait chez lui. Prêt à exprimer son opposition, il prit rapidement la parole : « Écoutez, c'est simple, ce sont des étrangers et nos citoyens - notre village et notre vallée - n'acceptent pas les étrangers », dit-il, fixant sévèrement le maire tout en s'adressant à toutes les personnes présentes dans la salle.

Un autre participant, Madra (chien en irlandais), ne put rester silencieux après cette déclaration. « Non. Nous devons faire quelque chose ! » déclara-t-il, du même ton ferme que son collègue. « C'est simple ! Nous avons déjà des logements sociaux gratuits qui peuvent facilement accueillir une famille ou deux ! Pouvez-vous imaginer tout ce qu'ils ont vécu ? Nous n'avons aucune idée des tragédies qu'ils ont vues dans leur pays d'origine et tout au long de leur voyage. Maintenant qu'ils sont ici, nous pouvons au moins leur

offrir un toit ! C'est simple et c'est ce qu'il faut faire ». Sous le coup de l'urgence il s'était levé de sa chaise mais dans le silence qui suivit, il reprit doucement sa place.

« Je suis d'accord avec Madra », ajouta Hotza (hurlement en basque) en guise de soutien, « De plus, accueillir ces gens va renflouer nos classes d'un lot frais de nouveaux enfants ! Cela aidera à montrer au monde que le village de Turvaline n'est pas un endroit en voie de disparition... » Profitant d'une pause dans son argumentation, un autre opposant, Madu (serpent en estonien), intervint : « Mais qui va payer cet appartement gratuit ? Nos concitoyens ! Pensez-vous qu'ils trouveront cela acceptable ? Et qu'en sera-t-il le jour où la famille d'un des leurs sera dans le besoin ? Ce n'est pas juste, nous laisserons nos concitoyens dans des situations désespérées pour aider de parfaits inconnus. » Dramor en profita pour enfoncer le couteau de Madu encore plus profondément, « Madu a raison, et un citoyen laissé dans une situation désespérée est un citoyen qui ne votera pas pour nous la prochaine fois. Ne nous dites pas que vous ne vous souciez pas de notre réputation publique. »

Hotza semblait prêt à se lever et à se battre avec Madu après ce commentaire, mais Madra a senti la tension et a crié sévèrement, « Écoutez ! Notre compassion en tant qu'humains va plus loin que ces choses insignifiantes ! Vous voulez parler de réputation ? Accueillir ces individus dans le besoin pourrait nous valoir bien plus de crédit que de faire plaisir à la partie égoïste de notre population ! »

« Mais un jour, nos familles seront peut-être dans le besoin... » commença Madu, alors que Madra n'avait pas terminé. Ce dernier l'interrompit de sa voix profonde et mélancolique « C'est MAINTENANT que leurs familles sont dans le besoin ». « Leurs corps mal nourris n'attendront pas une autre réunion ! Nous manquons désespérément de temps et nous devrions donner la

priorité aux besoins des nouveaux arrivants qui ont besoin de notre aide maintenant, plutôt qu'aux potentiels besoins de nos concitoyens simplement parce qu'ils sont d'ici. Et si, pour une raison quelconque, vous deviez fuir ce pays avec votre femme et vos enfants ? Et si, après avoir vécu pendant des années dans un camp de réfugiés dans des conditions terribles, vous aviez la possibilité d'améliorer la vie de votre famille ? Et si vous n'aviez jamais cette opportunité parce que les gens hauts placés, dans leur tour d'ivoire, ont décidé de réserver votre place à une personne qui - pas maintenant mais un jour seulement - pourrait peut-être en avoir besoin ? ».

La pièce était silencieuse, on n'entendait pas un souffle. Dehors, une pluie fine s'épuisait doucement. Au milieu de ce calme tendu, Madra a porté un coup final à ses adversaires : Martin Luther King a dit un jour « J'attends le jour où les gens ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur le contenu de leur caractère ». Moi, comme Madra, je dis : « J'attends le jour où les gens seront aidés non pas en fonction de leur pays de naissance, mais en fonction de leurs besoins... encore plus quand nous avons une maison libre pour eux ! »

Le maire n'avait rien dit depuis le début de la conversation, mais le discours de Madra lui donna matière à réflexion. Il scruta intensément l'assemblée : Madra reprenait son souffle. Hotza, une larme à l'œil, était désemparé. Dramor se leva en marmonnant des insultes dans sa barbe, et regardait par la fenêtre. Madu se servit du saucisson apporté pour tout le monde, bien que personne d'autre que Madu n'ait de l'appétit pour le moment. Enfin, au bout de la table, il y avait un homme simple et timide qui n'avait pas encore parlé. Il regardait ses mains d'un air perplexe, et semblait plongé dans un mutisme qui l'avait envahi depuis le début de la réunion.

« ...Trusis ? » dit doucement le maire « Avez-vous des idées ? »

Trusis (lapin en letton) leva les yeux vers le groupe, mais devant les visages interrogateurs, les rabaissa sur ses mains. « Je ne suis... pas contre... mais... hum... Qu'est-ce qu'ils vont faire ici ? Au milieu de nulle part. Avec des gens qui ne parlent que l'espéranto... Je veux dire, nous vivons dans un endroit où il n'y a même pas un magasin où acheter un paquet de cigarettes ! Je ne sais pas si nous allons aider les gens en les accueillant ici. »

« Et comment leurs corps résisteront-ils au relief prononcé et au climat rude de nos montagnes ? Nous sommes résistants, je ne crois vraiment pas qu'ils le seront. » ajouta Dramor.

« Allez-vous vous accorder, pour l'amour du ciel ? » a lancé le maire. « Je suis fatigué et en colère – et j'ai faim - et je veux juste en finir avec ce problème ». Il mit sa tête dans ses mains en soupirant profondément. Les conseillèr·es restèrent sans rien dire, chacun·e avec sa colère et sa frustration. Puis la voix douce de Trusis se fit entendre une dernière fois : « Et si leur demande d'asile est rejetée ? Que ferons-nous alors ? »

J'ai suivi toute cette procédure de si loin, incrédule. Pendant ce temps, un orage s'élevait au-dessus de mon plus haut sommet. Il semblait que la fin de la pluie n'était que temporaire après tout. Et je me demandais : que va finalement faire le conseil municipal ? Ce n'est pas comme s'il faisait quoi que ce soit pour me protéger, bien que je sois certainement ici depuis plus longtemps que lui. Je me demandais ses élu·es allaient changer d'état d'esprit pour protéger ces « étrangèr·ees ».

Chapitre 2 : L'arrivée

J'ai un souvenir plus doux de beaucoup d'autres humains, en particulier une famille qui a aidé mon cœur à se calmer un peu sur toute cette affaire. Je me souviens très bien de ce jour.

Il était tôt le matin et le soleil devait encore passer au-dessus de moi pour apporter chaleur et lumière à la vallée. Soudain, le silence matinal a été rompu inopinément par un gros véhicule gris traversant la vallée de Kalim. Lorsqu'il s'est arrêté sur la place centrale de Turvaline, la porte du passager s'est lentement ouverte pour laisser apparaître une femme vêtue d'une grosse veste, bien équipée pour la protéger des basses températures de la vallée. Après avoir enfilé ses gants, elle a tranquillement posé ses pieds sur le trottoir enneigé. Il était clair qu'elle respectait le silence environnant. Puis elle s'est dirigée doucement de l'autre côté de la camionnette et a ouvert la porte arrière. Une autre femme en est sortie. Elle était recroquevillée, semblait surprise par le froid... Je me suis demandée si ce n'était pas l'une des personnes en demande d'asile.

Il était clair qu'elle n'était pas aussi préparée que l'autre. Elle ne portait qu'une paire de chaussures en tissu et une robe d'été fluide sous une légère veste d'hiver, avec un petit sac à dos. Elle semblait aussi être un peu sonnée, sans doute à cause des innombrables virages de mes routes sinueuses. Les deux femmes étaient dans une conversation tranquille dont je n'entendais pas un mot. Parfois, je triche en demandant à un chêne voisin ou à un cerf de passage de me dire ce que les gens disent, mais quelque chose me disait de leur laisser leur intimité. Après leur brève conversation, elles se sont dirigées dans une ruelle étroite jusqu'à une maison. J'ai soudain

compris que la femme chaudement vêtue était une représentante de l'organisation L'ASSO, qu'elle s'appelait Yardım (assistance en turc) et que la maison où elles s'étaient arrêtées allait devenir le nouveau foyer d'Inyoni (oiseau en kinyarwanda), la femme en robe d'été et en veste d'hiver, avec ses nouveaux hôtes, les propriétaires de la maison, Majka et Plaku.

Majka et Plaku vivaient dans cette maison depuis leur mariage, il y a des années, et ielle semblaient prendre soin l'un de l'autre et de la maison tout autant que de leurs ami·es. Après avoir lu l'article du journal et discuté de la perspective d'accueillir des réfugié·es dans leur maison, ielle ont rejoint L'ASSOCIATION et assisté à plusieurs réunions pour préparer l'arrivée de Yardım et Inyoni. Lorsqu' ielle leur ont ouvert la porte, il était évident qu' ielle étaient heureux d'accueillir de nouveaux invité·es.

Voyant des sourires sur tous les visages, Plaku a tendu la main pour serrer celle de Yardım. « Bonjour Yardım ! Merci d'avoir accompagné Inyoni jusqu'à notre maison. » Ne sachant pas quel geste était approprié, le vieil homme s'est contenté de hocher aimablement la tête pour saluer Inyoni qui se tenait derrière Yardım. « S'il vous plaît, entrez, il fait si froid aujourd'hui. »

Remarquant sa timidité, l'homme les a simplement invitées à entrer dans la maison. « Inyoni, aimes-tu les chats ? » a demandé Plaku en montrant la petite chatte dans le salon, « Lulu apporte la paix et la joie dans la maison et j'espère qu'elle te rendra heureuse aussi ». Inyoni a jeté un coup d'œil et a vu une chatte brune bien nourrie qui se léchait tranquillement les pattes. Ce qui l'a encore plus intriguée, c'est le fait que Lulu avait son propre lit et quelques jouets autour. « Les chats sont traités comme des rois ici », s'est dit Inyoni.

Lorsque son mari a eu terminé la visite, Majka a invité les femmes à venir dans la cuisine et leur a offert une tasse de thé. Yardım a gentiment décliné l'invitation et a expliqué qu'elle devait accompagner d'autres personnes qui attendaient d'arriver dans leur famille d'accueil. Avant de partir, elle a rappelé l'événement de bienvenue organisé par l'association le samedi suivant, où elles partageraient un repas et un moment convivial pour mieux se connaître. Elle se tourna vers Inyoni et la serra très fort dans ses bras. Elle lui a laissé son numéro de téléphone sur un bout de papier et lui a assuré qu'elle était entre de bonnes mains maintenant, mais que si jamais elle avait besoin de quelque chose, elle pouvait l'appeler. Les yeux inquiets d'Inyoni ont suivi Yardım tandis que la porte principale de la maison se refermait lentement derrière elle. La seule personne connue étant partie, elle était maintenant envahie par des sentiments de malaise et d'incertitude, auxquels elle était déjà habituée, mais qu'il n'était jamais facile de gérer.

À ce stade, Inyoni ne savait pas à quoi elle devait s'attendre de la part des deux personnes qui se tenaient devant elle. Elle avait froid et se sentait incroyablement fatiguée. Alors, dans une tentative de communication, elle a regardé Majka, a joint ses paumes, les a pressées contre sa joue inclinée et a fermé les yeux. Majka a clairement compris le geste d'Inyoni, lui a souri et s'est immédiatement levée pour lui montrer sa chambre. Elle a pris le temps de lui montrer le reste de la maison ainsi que la salle de bain au cas où elle aurait besoin de prendre une douche. Puis elle l'a laissée s'installer.

Environ une heure plus tard, la vieille dame frappa à la porte de la chambre pour voir comment allait son invitée. Inyoni, qui portait des vêtements plus chauds, ouvrit et vit Majka qui souriait en tenant une tasse de thé chaud et quelques biscuits. Elle se mit de côté pour que Majka puisse entrer dans la pièce. La dame posa la

tasse sur une petite table à côté du lit et partit, pour laisser à Inyoni son intimité. Inyoni s'assit avec précaution sur le lit, prit la tasse dans ses mains et l'approcha de son visage. Elle ferma les yeux et prit un moment pour sentir la chaleur du thé tout juste préparé. Soudain, des larmes ont commencé à couler sur son visage et des centaines de pensées à tourbillonner dans son esprit.

Lorsque les larmes furent calmées, elle posa la tasse à moitié vide sur la table de chevet et s'allongea sur le lit. Encore frigorifiée, elle se couvrit d'une couverture épaisse laissée par Majka. Bien qu'installée dans son nouvel espace, elle était envahie par un vaste et sombre sentiment de totale solitude qui contrastait avec sa nouvelle chambre et la gentillesse de ses hôtes. Bien que ce soit encore le matin, elle était épuisée et s'est endormie en pleurant.

Plus tard le même jour, Majka préparait le déjeuner dans la cuisine tandis que Plaku lisait son journal près de la cheminée dans le salon, à côté de la belle Lulu. Inyoni, réveillée de sa longue sieste, a trouvé le courage de descendre et d'entrer dans le salon. Elle regardait autour d'elle, et chaque petit détail semblait attirer son attention. Un tableau sur le mur, un porte-manteau très étrange, et la chatte qui s'avançait vers elle. Plaku se rendit soudain compte que Lulu n'était plus à côté de lui et levant les yeux la vit frôler la jambe d'Inyoni. « Laisse-la tranquille, Lulu ! » dit-il, « Reviens par ici. » Majka, entendant l'échange, jeta un coup d'œil et vit qu'Inyoni avait l'air un peu perdu. « Viens dans la cuisine », lui dit-elle chaleureusement d'un signe de la main. Inyoni sourit et accepta l'invitation ; d'une certaine manière, la petite cuisine était plus accueillante que le grand salon.

Elle regarda autour d'elle avec la même attention. La pièce était très accueillante, mais les ingrédients utilisés par Majka pour préparer ses plats ne lui semblaient pas du tout familiers. Inyoni

était très troublée. « Où sont les épices ? Quels sont ces légumes qu'elle utilise ? » se demandait-t-elle. Tandis que Majka tâtonnait pour expliquer, au-delà de la barrière de la langue, le ragoût et la soupe faits maison. Elle se résolut à une simple phrase en espéranto accompagnée d'un geste, ce qui permit à Inyoni de comprendre que la soupe est excellente par temps froid. Pourtant, le visage expressif d'Inyoni ne pouvait pas cacher sa gêne et son manque d'intérêt pour le repas.

Quelques minutes plus tard, le déjeuner fut servi. Plaku avait mis la table dans le salon et Majka apportait les assiettes remplies. Il était clair pour Inyoni qu'ielle voulaient qu'elle les rejoigne pour le déjeuner, mais elle semblait confuse. Elle ne voulait pas manger, pas cette soupe étrange et pas avec ses hôtes. Elle avait pris l'habitude de manger seule. Majka remarqua son hésitation à se joindre à ielle, mais a insisté, c'était une occasion importante d'apprendre à se connaître et elle n'allait pas la laisser passer.

Elle demanda à Plaku de lui prêter sa tablette et commença à utiliser l'application de traduction. Satisfaite, elle appuya sur l'icône de sortie vocale et la tablette a lu à haute voix dans la langue d'Inyoni : « Ma chère Inyoni, chez nous, manger ensemble est plus qu'une tradition. C'est un moyen pour nous tous de passer un bon moment ensemble, de parler de nos journées et de partager nos pensées. C'est surtout un moyen d'apprendre à mieux se connaître et à s'entendre. Lorsque nous vous invitons à vous joindre à nous pour un repas, c'est parce que nous aimerions que vous vous sentiez à l'aise et que vous considériez cet endroit comme votre maison ! Sache que tu es invitée à t'asseoir avec nous pendant tous nos repas, mais tu es libre de manger là où tu te sens le plus à l'aise. Néanmoins, il y aura toujours une place réservée pour toi ».

Inyoni a écouté attentivement chaque mot et dès que la voix s'est arrêtée, elle a baissé les yeux vers le sol en regrettant son comportement. Quand elle a repris confiance, elle a levé les yeux

vers eux et a souri. « Mangeons ! » dit-elle dans sa langue et elle s'assit pour les rejoindre. Ils savourèrent ensemble un repas copieux, en silence mais satisfait·es autour de la table. Inyoni était loin de se douter qu'il s'agissait là des premiers pas pour que ce couple devienne sa « famille ».

Chapitre 3 : Les étapes de l'intégration

La gentillesse montrée à Inyoni devrait être celle que tous les humains devraient se manifester. Cela n'a pas demandé beaucoup à Plaku et Majka pour faire naître un sourire sur le visage de cette jeune fille. Mais j'ai remarqué que d'une certaine manière c'est plus facile pour les personnes qui voyagent seules. Elles peuvent entrer et sortir à leur guise et ne prennent pas trop de place. Lorsque vous voyagez en famille, les choses peuvent devenir plus compliquées. Vous disposez d'un soutien affectif à vos côtés, mais vous avez également la crainte d'être séparé·es les un·es des autres ou de ne pas trouver un espace où tout le monde peut s'intégrer. Certaines familles ont eu énormément de chance que L'ASSO leur trouve un endroit où les loger.

14 novembre 2020 - 15h30

« Jen la ŝlosilo de via apartamento ! » dit un membre de L'ASSO en espéranto. Elle tendait une clé neuve et brillante avec un grand sourire sur le visage. Personne dans la famille n'a répondu.

« C'est la clé de votre appartement ! », a-t-elle essayé en anglais. Toujours pas de réponse.

« Esta es la llave de su apartamento », tente-t-elle en espagnol et place directement la clé dans la main de la mère. Toujours pas de réaction.

Il faut trois autres tentatives et l'utilisation d'un traducteur pour que la famille comprenne enfin que l'endroit où elle se trouve est vraiment son appartement. Ielles avaient en fait un endroit où ielles pouvaient se reposer, tou·tes ensemble, dans une seule pièce. Apparemment, L'ASSO avait réussi à persuader la municipalité -

après leur réunion tumultueuse - d'offrir pour de bon les logements sociaux disponibles aux personnes en demande d'asile. C'était une énorme bénédiction pour la famille et ielles étaient très reconnaissant·es de l'avoir.

La famille a profité des premiers jours pour se familiariser avec la vie à Turvaline. Ielles avaient leur propre espace et un beau parc verdoyant à proximité où leur petite fille pouvait jouer. Mais au bout de quelques semaines, ils ont commencé à s'inquiéter. L'argent qui était censé être fourni à la famille par le gouvernement de Speranza n'avait pas encore été versé. Sans le soutien financier promis, Kove (la vie en guarani) a dû commencer à chercher sérieusement du travail pour couvrir les dépenses de sa famille. Enfin... « un travail »... pas un « vrai travail », puisqu'en tant que demandeur d'asile tout juste arrivé il n'est pas autorisé à travailler. Mais, quoi que dise la loi, il avait besoin d'argent pour subvenir aux besoins de sa famille, donc il acceptait n'importe quel travail, y compris au « noir ».

C'est évidemment illogique quand on le voit depuis mes hauteurs. Cet homme est capable de travailler, il est prêt à travailler, il veut travailler et pourtant les autorités veulent qu'il attende. Elles veulent qu'il reste les bras croisés jusqu'à ce que ses papiers soient accordés, et qu'ensuite seulement il commence à chercher un emploi. Tout cela alors qu'il était prêt à travailler dès la minute où il a mis sa famille en sécurité. Désolé, j'ai encore été distraite de mon histoire, mais c'est un point que je voulais vraiment exposer. Quoi qu'il en soit, il fut bientôt à la recherche d'un « travail »...

1er décembre 2020 - 6h00

C'était un matin sombre et froid, typique des hivers d'ici. Kove dormait profondément en rêvant à nouveau de son père. Dans le rêve, il lui avait fait un signe de la main et lui avait souri : « Fais de ton mieux, mon fils, tiens bon ! » lui avait-il dit. Et puis, il a commencé à s'éloigner. Kove voulait poursuivre son père, il courait de plus en plus vite « Baba, Baabaa... » mais il ne pouvait pas le rattraper. Il a couvert ses yeux de ses mains pour s'assurer que c'était réel. Et puis... il s'est réveillé.

Le fait de réaliser que c'était un rêve n'a pas empêché les souvenirs de revenir. Le père de Kove était mort depuis plusieurs années dans un accident, donnant sa vie pour sauver sa femme et son enfant. Kove n'avait que sept ans à l'époque. Cette nostalgie fut brisée par le réveil dont la sonnerie ; le Nocturne n°2 de Chopin a percé le silence de la chambre. Il saisit instinctivement son téléphone, éteignit l'alarme et regarda de côté : sa femme et sa fille dormaient encore profondément. Il soupira de soulagement. Mais il avait toujours envie de revenir au rêve, d'être avec son père, d'avoir quelqu'un pour le soutenir.

Dans ce pays où personne n'était proche de lui, les choses n'étaient pas faciles. Kove regarda par la fenêtre, il pleuvait à verse. Le paysage extérieur et le sentiment qui l'habitait se ressemblaient : glacial. Le froid donne généralement envie aux gens de s'enfouir paresseusement dans des couvertures chaudes, mais Kove était en mission. Il se dit qu'il devait à tout prix protéger sa femme et sa fille. Il donnerait sa vie pour elles, comme son père l'avait fait pour lui et sa mère, longtemps auparavant. Il était prêt à affronter le temps glacial. Il embrassa doucement sa femme et se prépara pour ce nouveau jour.

1er décembre 2020 - 8h00

Kove quitta sa maison. Depuis plusieurs jours, il essayait de trouver un emploi correspondant à ses capacités. Il connaissait ses points forts : en bonne santé, agile et dynamique. Il y a quelques jours, en passant sur le chantier d'une maison, il avait eu l'idée de demander s'il pouvait donner un coup de main pour finir de construire le mur et le peindre... mais le propriétaire avait déjà un maçon. Ce jour-là, le 1er décembre 2020, était un jour important pour lui. Grâce au soutien à la recherche d'emploi de L'ASSO, il avait enfin un rendez-vous avec une femme qui dirigeait une entreprise de peinture. Si tout se passait bien, peut-être obtiendrait-il un emploi avant le réveillon du jour de l'an. Quel cadeau ce serait pour sa femme et sa fille !

S'assurant d'être à l'heure pour son entretien, il essayait de suivre les instructions du GPS sur son téléphone. Les directions étaient difficiles à suivre en espéranto. Il passait devant des plaques de rue qu'il avait déjà du mal à identifier, et encore plus à mémoriser. Comme lui manquaient les rues plus chaotiques et pourtant plus familières de sa ville natale, qu'il connaissait par cœur. « Ting ting », il entendit son téléphone... Batterie faible... « Oh non ! » pensa-t-il. Hier soir, dans la précipitation de la préparation du rendez-vous, il avait oublié de charger son téléphone. Le signal rouge indiquait que la batterie était faible. Sans GPS, comment pourrait-il se rendre à son rendez-vous ? Kove a pensé à son père et a su qu'il n'abandonnerait pas.

Il essaya de demander aux passant·es de lui indiquer la direction du lieu de rendez-vous, mais ses demandes faites dans un espéranto approximatif étaient incompréhensibles. Il prononçait encore et encore très lentement « CASA... NOVA... PEN... TRADO... ». Puis observait les visages confus des gens qui secouaient la tête et s'éloignaient.

Finalement, avec l'aide d'un gentil lycéen, qui prit le temps de comprendre sa prononciation étrangère, Kove put atteindre sa

destination. Il monta au troisième étage d'un vieux bâtiment de cinq étages. La femme qui l'accueillit à la porte semblait avoir l'âge de sa mère - peut-être 50 ans - et était aussi douce et gentille. Elle l'invita à entrer en souriant et lui demanda immédiatement : « Ĉu vi ŝatus teon ? » (Voulez-vous du thé ?) en espéranto. Kove s'efforçait de comprendre. « Ohh tee... teon... thé » se dit-il, fier d'avoir identifié le mot. « Ho ne, dankon sinjorino » (Non, merci Madame) répondit-il, dans ce qui pouvait passer pour de l'espéranto.

Tout au long de la conversation, Kove eut beaucoup de mal à comprendre la femme. Elle avait une façon de parler différente de celle des jeunes qui lui avaient appris quelques phrases par ci par là. Heureusement, elle était gentille et essayait de parler très lentement, mais il ne comprenait pas toujours ce qui était dit. En désespoir de cause, il essaya le langage corporel pour montrer qu'il était tout à fait capable de peindre des maisons ou de faire n'importe quel travail manuel, mais c'était tout aussi inefficace. Lorsque l'entretien se termina, il comprit que la femme lui expliquait qu'elle le contacterait plus tard si elle avait besoin de son aide. Mais vu sa performance, il savait qu'il ne fallait pas en attendre beaucoup.

1er décembre 2020 - 20h00

La neige commença à tomber alors que Kove entamait sa longue marche vers la maison. Qu'il faisait froid dans cet endroit ! Les journées ensoleillées de son pays lui manquaient. Plongé dans ses pensées, il ne faisait pas attention à ce qui l'entourait, et se rapprochait dangereusement du milieu de la rue. Un camion lancé à toute vitesse le frôla en klaxonnant bruyamment. Le conducteur hurla et les pneus l'aspergèrent de boue, mais il s'en fichait. Son père, l'homme courageux mort en essayant de le sauver, et sa mère

lui manquaient. « Papa, qu'est-ce que je dois faire maintenant ? » Personne ne lui répondit. Il leva son visage et cria à haute voix : « Je veux juste une vie normale ! Pourquoi la vie est-elle si difficile pour moi ? »

Quand il arriva chez lui il prit son temps pour monter au troisième étage. Il neigeait toujours et il observait chaque flocon de neige qui s'écrasait puis se brouillait sur les grandes fenêtres de la cage d'escalier. Il ne pouvait s'empêcher de penser que leur indistinction était le reflet de son propre avenir.

Il s'efforça d'afficher un sourire avant d'ouvrir la porte. Sa femme, Kerayvoty (espoir en guarani) et sa fille Tekombo'e (éducation en guarani) l'accueillirent gaiement, avec le dîner sur la table. Il prétendit aller très bien. Il ne voulait pas que sa femme s'inquiète pour lui.

Contrairement à lui, sa femme avait une grande nouvelle à partager. Grâce à son expérience dans la fabrication de rouleaux de printemps, elle avait trouvé un petit emploi dans un magasin de sushis en bas de la rue. Le sympathique propriétaire du magasin avait accepté qu'elle travaille comme aide cuisinière, après avoir constaté qu'elle était très vive et préparait rapidement et joliment les sushis. Elle pouvait commencer dès le lendemain matin. Ce serait une journée bien remplie car demain était aussi le premier jour d'école de leur fille.

1er décembre 2020 - 23h00

Kerayvoty emporta son verre d'eau dans la chambre et éteignit toutes les lumières avant de s'endormir. « Non ! » soupira Tekombo'e, « N'éteins pas la lumière, s'il te plaît ».

« Ah ! Tu es encore éveillée, mon amour. » Sa mère s'approcha pour lui caresser les cheveux, « Tekombo'e, chérie, il est tard et tu dois dormir, demain c'est ton premier jour d'école. »

« Mais, maman… ! » dit-elle, la peur emplissant sa voix.

« Ne t'inquiète pas », la rassura sa mère, « l'école est un bon endroit, les gens y sont accueillants. Tu vas rencontrer de nouveaux amis et apprendre de nouvelles choses. »

« D'accord. Mais on peut quand même laisser la lumière allumée, maman ? »

« Oui, on peut laisser la lumière allumée. Maintenant, va dormir ! » dit-elle en lui donnant un baiser de bonne nuit. Tekombo'e se sentit mieux pendant un moment, mais cela ne dura pas. Elle était tellement inquiète pour son premier jour d'école qu'elle ne dormit probablement pas cette nuit-là.

Kerayvoty ne dormit pas non plus. Le lendemain était aussi un grand jour pour la maman. Elle était fière de déposer sa fille à l'école - fière et effrayée. Elle se souvenait qu'à sept ans, elle avait demandé à sa propre mère : « Pourquoi mes cousins peuvent aller à l'école et pas moi ? » La réponse fut aussi rapide qu'amère : « Parce que tu es une fille ». De ce jour, elle avait su qu'elle ne devait plus jamais poser la question. Mais elle ne voulait pas qu'il en soit de même pour ses propres filles. Avec le souvenir du rejet gravé dans son esprit, elle s'était promise d'élever ses enfants pour donner à chacun·e la meilleure éducation possible. C'est avec cet espoir qu'elle avait porté son enfant à travers des régions en guerre et les montagnes pour lui donner le meilleur. Elle croyait encore que le meilleur était à venir.

2 décembre 2020 - 7h50

Tekombo'e et sa mère sont arrivées à l'école. L'école est sur le chemin du magasin de sushis, alors Kerayvoty a décidé d'accompagner Tekombo'e. Il était difficile de dire qui était la plus anxieuse et qui avait le plus grand sourire. Kerayvoty a embrassé sa fille sur la tête et lui a donné un petit coup dans le dos, la poussant pour qu'elle franchisse les doubles portes géantes. Le cœur de Tekombo'e s'emballait et ses mains s'agitaient nerveusement tandis qu'elle entrait dans sa nouvelle école. Elle a vu une jeune femme venir vers elle. « Ma professeure », pensa-t-elle avec espoir, car elle avait l'air très gentille et la saluait d'un sourire chaleureux. « Salut Tekombo'e ! » dit Liverita (livre en espéranto), « bienvenue dans ta nouvelle école ». Tekombo'e s'est retournée vers sa mère. Elle saluait joyeusement maintenant qu'elle avait rencontré sa maîtresse. Elle envoya de nombreux baisers à sa mère et sourit fièrement.

L'encouragement lui fit du bien, mais à la vue des panneaux dans les couloirs et au-dessus de la porte, dans elle ne savait quelle langue, elle a commencé à douter d'elle-même. Maintenant qu'elle était à l'intérieur du bâtiment, elle avait peur. Elle n'avait aucune idée de la façon de communiquer avec les autres et avait l'impression d'être une étrangère sur une planète lointaine. Elle se demandait : « Si je ne peux même pas lire le panneau de ma classe, comment vais-je comprendre l'enseignante ? » Cependant, essayant de passer inaperçue, elle suivit l'un des enseignants et prit une profonde inspiration avant d'entrer dans sa classe.

Immédiatement, tou·tes ses camarades de classe l'ont regardée et ont semblé murmurer quelque chose qu'elle ne pouvait pas comprendre. La maîtresse a également dit quelque chose d'incompréhensible mais au moins, elle avait un sourire réconfortant. L'enseignante a essayé de s'adresser directement à Tekombo'e à plusieurs reprises mais c'était difficile, elle ne connaissait tout simplement pas la langue.

Au bout d'un moment, l'enseignante a donné à chaque élève une feuille blanche pour qu'ielles racontent leurs vacances. Tekombo'e n'a pas compris les instructions et la seule chose qu'elle savait écrire en espéranto était son nom, alors elle l'a écrit sur toute la feuille. Tekombo'e est fière d'avoir hérité du nom de sa grand-mère, mais c'était un nom tribal, donc même si elle pouvait l'écrire en espéranto, personne ne pouvait le prononcer correctement. Examinant son devoir, elle n'aima pas la façon dont les lettres de son nom, Tekombo'e, semblaient isolées et séparées dans cette nouvelle langue. La solitude des lettres reflétait exactement ce qu'elle ressentait dans cette nouvelle école.

2 décembre 2020 - 10h30

Les enfants étaient tous et toutes sorti·es pour la pause déjeuner. Tout le monde courait et criait, jouait et mangeait. « Cet endroit est différent de chez nous », se dit Tekombo'e en son for intérieur.

Puis elle a trouvé un endroit pour se blottir parmi les buissons du jardin de l'école et a commencé à parler à un petit arbre dans sa propre langue : « Chez moi, mon école avait des règles claires pour tout. Je savais comment m'habiller, combien je pouvais manger à la cafétéria, comment respecter les enseignants. » Cet arbre semblait être le seul être auquel elle pouvait communiquer dans cet endroit, « Mes camarades de classe d'avant me ressemblaient, parlaient ma langue, et nous aimions tous manger la même chose. Ici, non seulement je suis différente de tout le monde, mais il semble que tous sont très différent les uns des autres... Comment ont-ils appris à se comprendre ? » En attendant que l'arbre lui donne une réponse, un sourire s'est dessiné sur son visage alors qu'elle se souvenait du magnifique arbre Moringa dans son village

natal, avec qui elle avait l'habitude de partager ses pensées et ses questions secrètes.

« Qu'est-ce que tu fais ? » dit un petit garçon, interrompant cet agréable moment. Il s'appelait Aki (brillant en japonais), c'était un garçon timide et curieux, à peu près du même âge que Tekombo'e. « Tu parlais à l'arbre ? »

Tekombo'e était presque sûre d'avoir compris la question, elle voulait répondre mais elle ne pouvait pas parler dans sa langue à lui. Elle a essayé de faire passer une question à l'aide de gestes de la main, « Ne parlez-vous jamais à la nature ? » Il s'est contenté de la regarder bouger entre elle et l'arbre, a décidé qu'il ne comprenait pas, a haussé les épaules et a couru vers la cour de récréation pour rejoindre ses autres camarades de classe.

Lorsque la pause fut terminée et que les élèves retournèrent en classe, presque personne ne remarqua la présence de Tekombo'e. Elle resta assise pendant le cours de la maîtresse, vérifiant de temps en temps l'heure à l'horloge sur le mur, jusqu'à être persuadée que cette satanée chose ne bougeait pas. À l'inverse, l'enseignante se déplaçait d'un côté à l'autre de la pièce tout en parlant. Elle ressemblait à une balle dans une compétition de ping-pong.

Finalement, la cloche sonna la fin, Tekombo'e se précipita dehors et courut dans les bras de sa mère. Kerayvoty venait de terminer son premier service au magasin de sushis et se dépêchait de venir chercher sa fille à l'école, excitée à l'idée de l'entendre raconter son premier jour. Mais l'excitation retomba lorsque Tekombo'e a fondu en larmes, serrée contre le chaud manteau de sa mère. Kerayvoty n'avait pas les mots pour réconforter son enfant, n'étant jamais allée à l'école elle-même et ne connaissant pas cette expérience. Mais à ce moment-là, elle a compris la solitude que sa fille avait ressentie tout au long de la journée, elle pouvait sentir comment les autres parents la voyaient ; elle était une

étrangère dans ce pays et une étrangère dans cette école, même si son institutrice l'accueillait gentiment dans la classe.

J'étais peinée de voir comment les résident·es et les nouveaux arrivant·es avaient tellement de difficultés à communiquer les un·es avec les autres. J'ai déjà dit que certaines personnes sont tout simplement indifférentes aux étrangers. Et ce fut souvent le cas avec cette famille. Elle essayait de vivre sa vie comme tout le monde autour d'eux, mais c'était exceptionnellement difficile parce qu'ielles venaient d'un endroit totalement différent. Pourtant, la plupart des gens, au lieu de prendre le temps d'être gentil·les avec elleux, ne savaient pas trop comment les aider, puis passaient leur chemin.

Je suis reconnaissante aux âmes charitables qui font des efforts supplémentaires - comme le lycéen qui a conduit Kove à son entretien, et l'homme qui a offert un emploi à Kerayvoty. Mais parfois, avec la barrière de la langue, il semblait que même les personnes qui voulaient aider étaient limitées dans ce qu'elles pouvaient faire - comme la femme qui espérait embaucher Kove, ou le petit Aki dans la cour de récréation qui essayait de se lier d'amitié avec Tekombo'e. Parfois, il ne suffit pas d'être gentil, il faut un effort supplémentaire pour accueillir les nouveaux arrivant·es et les faire se sentir « à la maison ». J'aimerais que vous soyez plus nombreux et nombreuses, vous les humains, à être prêt·es à faire ce genre d'effort, car de belles relations pourraient naître.

ginsburg

Chapitre 4 : Une guérison nécessaire

Inyoni regardait fixement par les fenêtres du bus, le lac n'était plus visible. La neige recouvrait tout, comme s'il s'agissait d'un nouveau paysage, « le symbole d'une page blanche sur laquelle écrire un nouveau chapitre de la vie », pensait-elle. La dernière fois qu'elle s'était trouvée à Turvaline, les feuilles d'automne étaient encore sur les arbres et recouvraient la montagne d'un manteau de bronze. C'était avant que L'ASSO ne lui trouve un lieu de vie plus permanent dans la Ville Lumière, à quelques heures de train de la ville qu'elle s'était mise à aimer. Elle était encore en train de s'installer dans la grande ville, appréciant la diversité et la grandeur de l'endroit, mais elle retournait encore à Turvaline presque chaque week-end, juste pour passer un peu de temps avec ses anciennes familles d'accueil autour d'une tasse de thé, chauffée par un feu de cheminée.

Cette fois, Inyoni arrivait la veille de Noël. Majka et Plaku n'étaient pas encore rentré·e mais elle avait sa propre clé pour entrer dans la maison. Elle entreprit de préparer un feu en attendant que sa famille d'accueil rentre après avoir rendu visite pour les fêtes à leurs enfants et à leurs jeunes petits-enfants. Une fois le feu allumé, elle s'assit sur le canapé, prit Lulu sur ses genoux et ouvrit un album photo. Elle vit une jolie photo où ielles étaient assis ensemble, Majka lui tenant gentiment le bras, elles souriaient toutes deux joyeusement. Inyoni se souvenait de l'époque où elle ne voulait pas que quelqu'un la touche. Personne, sauf Majka qui, avec l'énergie de ses mains douces, avait guéri le corps maltraité d'Inyoni.

Inyoni s'est souvenue de son passé douloureux, d'avoir été maltraitée tout au long de la route vers sa destination finale ici dans la vallée de Kalim ; elle a été abusée physiquement de multiples

façons, qui ont laissé des marques sur son corps. Depuis, Inyoni n'aimait pas du tout l'idée d'être touchée par des personnes inconnues. Elle détestait souvent son corps et tous les souvenirs qui envahissaient son esprit lorsqu'elle se regardait dans un miroir. Certaines nuits, elle avait du mal à dormir ; les souvenirs la tenaient éveillée.

Lorsqu'elle s'est installée pour la première fois chez Majka et Plaku, elle ne voulait aucun contact physique : « Il vaut mieux se tenir à distance, sinon on risque d'abuser de ta confiance. » Mais Majka savait qu'elle pouvait contribuer à apaiser sa tension par un contact humain bienveillant. Elle avait remarqué qu'Inyoni semblait physiquement épuisée et savait qu'elle avait besoin de détendre son corps et son esprit.

Un soir, elle a demandé à Inyoni : « Veux-tu t'allonger sur cette table pour un massage ? ». Inyoni avait vu Majka et Plaku utiliser la table de massage de la chambre d'amis·e pour soulager les douleurs de leurs vieux os. Elle a d'abord voulu refuser, mais maintenant elle savait vraiment que Majka ne ferait rien pour la blesser.

Non sans hésitation elle a laissé Majka l'allonger sur la table - et a découvert que son contact la réconfortait. D'une femme à l'autre, dans une maison chaude et confortable, elle s'est sentie en sécurité tandis que Majka massait la tension de son corps maltraité. Après quelques minutes de réconciliation par le biais de douces mains, Inyoni a dit : « Majka, tu sais quoi ? Je crois que je vais dormir ce soir ». Et elle avait raison. Pour la première fois depuis longtemps, elle a dormi, d'un sommeil long et paisible. Depuis des mois, cette maison se transformait en un cocon sûr - et, après le toucher guérisseur de Majka, son propre corps s'est lui aussi senti en sécurité, plus en sécurité qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Inyoni était heureuse de repenser à ce jour d'il y a plusieurs mois. Se sentant bien au chaud sur le confortable canapé, elle a

sorti son téléphone pour envoyer un SMS à Majka. « À quelle heure seras-tu chez toi ? ». « PS », a-t-elle ajouté, « J'ai vraiment besoin d'un massage Majka ce soir ! ». J'ai balayé du regard l'autre côté de la ville pour observer Majka tandis qu'elle recevait le SMS. Elle avait un grand sourire en le lisant et a dit à Plaku : « Savoir qu'Inyoni a besoin de mon massage... oui, c'est le meilleur cadeau de Noël. »

Chapitre 5 : L'administration

« Ce sera le jour de la Saint-Valentin ! » Kerayvoty se fit la remarque en ouvrant la lettre tant attendue pour le rendez-vous de leur famille au tribunal. Tant de mois à attendre quelque chose, un signe, un espoir. Et maintenant, le papier était devant ses yeux indiquant : « 14 février, Palais du droit de séjour, Ville Lumière. » C'était embêtant de voyager pendant un jour férié, mais c'était quelque chose qu'ils attendaient depuis trop longtemps pour être déçus.

Oh la Ville Lumière... Kerayvoty en rêvait depuis que sa famille avait entrepris ses voyages. Et dans un mois à peine, ielle s'y rendraient pour obtenir une protection internationale et, espérons-le, le statut de réfugié. Mais que se passerait-il si leur demande était rejetée ? Pris par l'excitation, Kerayvoty avait oublié que l'issue pouvait être négative : un rejet. Ce mélange de sentiments, entre stress et excitation, l'a perturbée pendant un moment. Mais elle se laissa vite aller à ses rêveries, à la possibilité de rester ici et d'obtenir un permis de séjour de longue durée pour elle, son mari et son enfant. Comment se fait-il qu'un si simple morceau de papier puisse décider de la liberté ou de l'assujettissement d'une famille ?

Elle a immédiatement décidé de le faire savoir à leur représentant de L'ASSO, Yardım, qui avait tellement aidé leur famille pendant la longue et lourde procédure juridique. Cela faisait presque deux ans qu'ielle étaient à Speranza. Deux ans qu'elle et son mari remplissaient et signaient des tonnes de papiers pour que leur statut de réfugié soit enfin reconnu, avec Yardım constamment à leurs côtés. Kerayvoty n'oubliera jamais le premier commentaire de Yardım lorsqu'il s'est rendu compte de la longueur interminable de la procédure : « On dirait que l'État fait tout ce qu'il peut pour ne PAS accueillir les réfugiés. »

Le jour du départ, Kerayvoty et Kove se sont assuré·e d'être habillé·e de leurs plus beaux vêtements. Ielle ont laissé Tekombo'e chez les voisins pour n'avoir pas à se soucier de divertir un enfant pendant la longue journée de procédures ennuyeuses. À la gare, en attendant le départ, un sentiment d'inquiétude envahit soudain Kerayvoty. L'issue de leur combat de deux ans semblait si proche maintenant ; que se passerait-il s'ielle ne sortaient pas avec un bon résultat ? Mais Kove, sentant l'énervement de sa femme, a mis un bras autour de son épaule : « Écoute, » dit-il avec un sourire subtil, « n'es-tu pas excitée ? Je t'emmène dans la Ville Lumières le jour de la Saint-Valentin ! » Elle a esquissé un sourire, il n'avait pas tort.

J'ai regardé leur train partir de la gare et j'étais aussi excitée et inquiète qu'ielle pour leur famille. J'espérais que les habitant·es de la Ville Lumière se comporteraient raisonnablement, mais j'avais vu tant d'entre vous se conduire autrement que je ne me faisais pas trop d'espoir. Il me semble toujours aussi insensé que certains qui, selon moi, viennent juste d'arriver ici, se mettent maintenant à dicter aux nouveaux arrivants s'ils ont aussi le droit de rester ! Vous avez créé des systèmes tellement étranges...

Quoi qu'il en soit, la Ville Lumières est trop éloignée pour que je puisse la voir, j'ai donc dû demander des détails à une montagne amie qui m'a transmis le reste de l'histoire. Voici ce qu'elle m'a dit.

Dès leur arrivée dans la ville, ielle ont été complètement immergé·e dans un bain de lumière, Kerayvoty fut émerveillée par la beauté de l'architecture et des quelques lieux emblématiques qu'ielle eurent la chance de voir. C'était tout ce qu'elle avait imaginé. Mais leur but n'était évidemment pas de faire du tourisme

et plus l'heure de leur rendez-vous approchait, plus sa nervosité augmentait.

Lorsque le couple est arrivé dans le bâtiment abritant le tribunal, les fonctionnaires les ont séparé·e et mis dans deux pièces distinctes. Kerayvoty a tenté de résister mais le personnel juridique a insisté. Elle savait qu'elle allait devoir maintenant relever un défi. Kerayvoty compte habituellement sur Kove pour la traduction, car il est devenu beaucoup plus fort qu'elle en espéranto, mais dans ces prochaines heures il semblait qu'elle devrait se passer de lui.

Malgré la présence d'un interprète, Kerayvoty a eu du mal à comprendre les questions. L'interprète parlait sa langue, mais avec un accent d'une autre région, qu'il lui était difficile à comprendre. Elle s'est certainement sentie dépassée par la quantité de questions posées par le juge : « Pouvez-vous me donner les noms des personnes qui vous ont menacée ? », « Les connaissiez-vous personnellement ? », « Les autres membres de votre famille ont-ils aussi été menacé·es ? », « Avez-vous déposé une plainte au commissariat de police ? », « Non ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? », « Quel est le nom de la rue où se trouve la prison où ils vous ont emmenée ? Combien de personnes se trouvaient dans la même cellule que vous ? », « A quelle date vous ont-ils libérée ? », « Pourquoi et quand avez-vous décidé de quitter votre pays ? », « À quelle date avez-vous franchi la frontière ? », « De quelle couleur était la voiture que vous avez utilisée pour passer la frontière ? », « Combien de postes de contrôle avez-vous passés ? », « Que craignez-vous si vous revenez dans votre pays ? ».

Ces questions ont commencé à se bousculer dans sa tête. Chaque question faisait ressurgir des souvenirs enfouis qu'elle avait essayé d'oublier pendant tous ces mois. Prise dans ce tumulte nerveux, elle essayait de répondre le plus précisément possible. Mais parfois elle se trompait, souvent elle bégayait, puis revenait sur ses mots, et bégayait encore. Les questions portaient sur des

événements qui remontaient à si loin, et qu'elle avait à peine essayé d'oublier. Elle n'était même pas sûre que ses réponses soient crédibles. Le juge ne laissait rien paraître. Il se tenait là comme un robot, sortant chaque question sans la moindre trace d'intérêt comme il le faisait tous les jours, avec toute personne. Et posant des questions tout en tapant ses réponses, sans lever une seule fois les yeux de son ordinateur. Pour lui, elle n'était qu'une personne parmi tant d'autres.

Quand elle est sortie de la pièce, toute sa nervosité est tombée. Elle se sentait tellement épuisée, desséchée, et vide. Kove, qui avait terminé le premier, l'attendait anxieusement à la sortie de la salle d'interrogatoire. Sans dire un mot, il l'a immédiatement saisie dans ses bras et l'a tenue pendant un long moment. Sans dire un mot, il et elle quittèrent le bâtiment et marchèrent ensemble le long du Fleuve Jaune. Il et elle passèrent devant le Jardin des Lucioles, l'Église illuminée, la Place du Phénix, la Tour scintillante... Cette vue étonnante et le bruit de l'eau les ont un peu apaisé·e. Il et elle pouvaient à nouveau respirer. Mais traverser la belle ville, immergé·e dans un bain de lumière, cela ne pouvait les empêcher de se demander : « Quelle sera l'issue ? Allons-nous partir ou rester ? »

Encore en pleine inquiétude, Kerayvoty a laissé un petit espoir naître en elle. Elle leva les yeux vers son mari et dit : « Au moins, nous étions ensemble, dans la Ville Lumière, le jour de la Saint-Valentin. »

Chapitre 6 : Retrouver son foyer

Le mercredi matin, comme d'habitude, c'est « jour de marché ». Inyoni se réveilla d'humeur positive, profitant toujours de ses vacances avec sa famille d'accueil. Elle se prépara et descendit les escaliers pour trouver Majka qui préparait des crêpes et du thé pour le petit-déjeuner. « Entre, ma chérie », dit Majka en faisant signe à Inyoni d'entrer dans la cuisine. Inyoni se sentait pleine d'énergie, « Bonjour ! » dit-elle en souriant. Dès que le petit-déjeuner fut prêt, elles mirent la table dans le salon. Plaku les rejoignit et, comme d'habitude, ielles s'assirent pour manger ensemble.

Plaku se tourna vers Majka : « Tu vas au marché après le petit-déjeuner ? Pour faire les courses et peut-être distribuer les prospectus que nous avons imprimés hier pour promouvoir les activités de L'ASSO ? ». Elle sursauta : elle avait complètement oublié que c'était jour de marché ! Elle ne pouvait malheureusement pas y aller car elle avait un rendez-vous médical pour un contrôle de routine programmé depuis plusieurs semaines. Inyoni, qui écoutait attentivement pour suivre leur conversation en espéranto, comprit le problème. « Je peux y aller », lui dit-elle, heureuse de pouvoir l'aider.

Cela ne dérangeait pas Inyoni d'aller seule au marché car elle aimait voir la ville animée et parfois faire de nouvelles connaissances. La culture du marché était très forte à Turvaline, et on pouvait y rencontrer à peu près tout le monde. Inyoni ne l'a jamais avoué à Majka, mais elle aimait aussi aller au marché pour se changer des visites administratives hebdomadaires, obligatoires tant que sa demande d'asile était en cours. Ces rendez-vous étaient toujours froids et stressants, tandis que le marché lui procurait un léger sentiment de normalité.

Premier arrêt : la boulangerie ! Inyoni dit « bonjour » à la fille derrière le comptoir qu'elle avait déjà vue plusieurs fois. Elle demanda la commande habituelle, paya, lui laissa un prospectus en sortant de la boutique. C'était la même tournée qu'Inyoni avait déjà faite d'innombrables fois avec Majka, lorsqu'elle vivait encore à Turvaline. Elle était heureuse de retrouver son rythme, connaissant presque par cœur les stands et les visages familiers. Elle fut agréablement surprise lorsque le vendeur de fromage se souvint d'elle et prépara leur fromage préféré, à Majka et à elle, sans qu'il soit besoin de le préciser.

En marchant dans la rue, cependant, elle pouvait encore sentir les regards curieux que certain·es habitant·es lui lançaient. Mais à ce stade, elle était déterminée à ne pas se laisser perturber. Là où elle vivait maintenant, dans la Ville Lumière, elle ne ressentait pas le même sentiment d'altérité : d'être une étrangère. Il y avait tant de gens venus de tant d'endroits différents qu'elle pouvait se fondre dans la foule. Ici, à Turvaline, elle était toujours considérée comme différente. Elle cessa de faire attention aux regards, et s'attacha plutôt à sourire.

Tandis que ces pensées traversaient son esprit, elle poursuivit instinctivement sa route et se retrouva rapidement devant la boucherie. Majka lui avait demandé d'acheter du poulet pour le dîner. Elle entra, salua le propriétaire et demanda un poulet. Il la connaissait bien et était heureux de la revoir après son départ. Il lui demanda : « Comment trouvez-vous la Ville Lumières ? » et ielle conversèrent agréablement pendant qu'il préparait sa commande.

Interrompant cet échange agréable, un deuxième client entra dans la boutique. Sans dire bonjour au commerçant, remarquant à peine Inyoni, il passa sa commande sur un ton exigeant. Essayant d'ignorer son impolitesse, Inyoni s'approcha du comptoir pour prendre son paquet et laisser un prospectus. L'autre client, M.

Chimp, la vit et comprit illico que le prospectus était de L'ASSO, car il en avait déjà reçu un à sa porte et l'avait fait jeter.

Enragé, il lui cria : « Qu'est-ce que tu t'imagines ? Qui crois-tu veux de vous dans cette ville ? Je n'arrive même pas à comprendre pourquoi vous ne retournez pas tous dans vos pays ? ! »

Inyoni ne trouva pas la force de réagir, elle se contenta de le laisser crier, les yeux rivés au sol. Le boucher prit sa défense : « Quelle grossièreté ! Rappelle-moi ton nom de famille, si tu en a le courage ! C'est 'Chimp', n'est-ce pas ? ! Si je me souviens bien, ce nom n'est pas d'ici. Je sais de source sûre qu'il vient des îles Ferreros. Tu es donc la dernière personne à pouvoir juger cette jeune femme ou qui que ce soit d'autre, d'après ses origines ! Maintenant, prends ta commande et quitte ma boutique ! »

Monsieur Chimp regarda le commerçant, puis Inyoni, avec colère, prit sa commande et claqua la porte derrière lui en sortant.

Inyoni était très émue, elle ne savait que dire à part « Dankon », merci en espéranto. Elle plaça le poulet soigneusement couvert dans l'un de ses sacs et s'empressa de quitter le magasin. Elle savait qu'après ce face-à-face, elle n'avait plus assez d'énergie de finir son tour de marché. Elle aspirait juste à être en sécurité dans sa chambre, seule.

Heureusement, quand elle arriva à la maison, il n'y avait personne. Elle rangea soigneusement les provisions et se glissa dans sa chambre. Puis elle s'allongea avec précaution sur le lit, en regardant le plafond. Elle ne pleura pas, mais je pouvais sentir sa tristesse profonde. Il y a si longtemps que j'observe les gens de cette Terre que je sais quand quelque chose les trouble. J'aimerais pouvoir lui expliquer que le boucher avait raison, que tous ces gens sont venus de quelque part à un moment donné, qu'elle n'était que la dernière arrivée. Il n'y avait pas de raison d'avoir honte, ces frontières traversées pour arriver ici sont de toute façon bâties par

les humains. J'ai été heureuse, un peu plus tard, de voir que la tristesse était passée et qu'elle s'était endormie.

Quelques heures plus tard, Majka la réveilla en frappant à la porte. Turvaline est une petite ville et les nouvelles circulent vite. Quelqu'un avait déjà raconté à Majka une partie de ce qui s'était passé à la boucherie, assez pour la rendre inquiète. Elle voulait voir si Inyoni allait bien. Après que celle-ci l'en ait priée, Majka entra dans la chambre sans faire de bruit et s'assit sur le lit à côté d'Inyoni. « Comment te sens-tu, mon cœur ? » lui demanda-t-elle d'un ton maternel. « Dis-moi, s'il te plaît, ce qui s'est passé exactement. »

Inyoni, sachant qu'elle ne pouvait pas expliquer toute l'histoire en espéranto, commença par rassurer Majka en lui disant qu'elle allait bien. « Je vais bien », expliqua-t-elle. « Je peux l'utiliser ? » demanda-t-elle en montrant la tablette dans la main de Majka. Elle voulait l'utiliser pour traduire tout ce qu'elle avait à dire. Majka donna la tablette à Inyoni et attendit tandis qu'elle tapait. Lorsqu'elle eut terminé et appuyé sur Play, la voix électronique féminine commença à lire : « Je vais bien. Ce qui s'est passé aujourd'hui est très particulier. Je suis allée à la boucherie pour acheter le poulet dont vous aviez besoin pour le dîner de ce soir. Le propriétaire était très sympathique et a fait de son mieux pour que je me sente à l'aise. Puis M. Chimp est entré dans la boutique. Je suis sûre que vous le connaissez. » Majka hocha la tête affirmativement, écoutant avec attention la tablette mais regardant directement Inyoni.

La voix électronique poursuivit : « M. Chimp ne m'a remarquée que lorsque je me suis approchée du comptoir pour déposer le prospectus. Puis il m'a crié dessus. D'après ce que j'ai réussi à comprendre, il a dit que personne ne voulait de moi ou de

quelqu'un comme moi ici et que nous devrions tous retourner dans nos pays. » À ce stade, Majka se défendait de pleurer.

« Je ne pouvais rien dire, j'étais figée. Je ne pouvais même pas bouger ! Heureusement, le boucher a pris ma défense et a dit à M. Chimp qu'il était grossier. Je ne savais pas quoi dire. J'ai été extrêmement attristée par M. Chimp, mais impressionnée par le boucher qui a pris ma défense. Je l'ai simplement remercié et je suis partie. Je n'ai même pas été capable de finir mes courses. Je n'ai pas acheté tout ce que vous m'aviez demandé, je suis vraiment désolée ! »

Majka dit gentiment « Oh chérie, c'est bon ! » en lui caressant la joue ; mais le texte n'était pas terminé. « Il y a encore une chose », poursuivit-elle, « allongée sur mon lit, je me suis sentie très triste à cause du comportement de M. Chimp. Mais j'ai aussi réalisé autre chose. J'ai réalisé qu'il y a beaucoup d'autres personnes, pas seulement une ou deux, mais beaucoup, qui m'ont accueillie ici. Ces personnes semblent comprendre, même si elles ne connaissent pas toute mon histoire. Aujourd'hui, je me suis sentie à la fois rejetée et protégée. D'une manière étrange, j'ai l'impression d'être chez moi ! »

Majka laissa couler ses larmes et sourit en serrant Inyoni dans ses bras. Elle ressentait aussi un mélange d'émotions, elle était triste et en colère, et maintenant heureuse. Elle oublia presque qu'elle avait quelque chose de très important à partager.

« Attends », s'exclama-t-elle en sortant une longue enveloppe blanche de sa poche arrière. « C'est arrivé par la poste pour toi aujourd'hui. »

Inyoni se figea un instant en voyant l'en-tête bien reconnaissable du gouvernement de Speranza sur la lettre. C'était la décision qu'elle attendait depuis des mois. Maintenant, elle était là, et elle n'était pas sûre d'avoir la force de la lire.

« Je sais, tu es nerveuse », lui dit Majka, « mais vas-y, ouvre-la ! »

Encouragée, Inyoni ouvrit doucement l'enveloppe et en sortit le papier. Elle prit une profonde respiration et parcourut avec attention la première ligne en espéranto : « Nous avons le plaisir de vous informer que votre statut de réfugié a été accepté. Vous êtes libre de rester à Speranza et de bénéficier de tous les droits légaux énumérés ici après... » Elle n'eût même pas besoin de lire la suite. C'était officiel, « J'ai eu une réponse positive ! » dit-elle à Majka.

Majka prit la lettre et la relut pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur. Tout à sa joie, elle étreignit encore plus étroitement Inyoni. Les deux femmes rirent ensemble et sourirent de joie. Majka, la serrant encore plus fort, murmura à l'oreille d'Inyoni : « Je suis si fière de toi. Tu es chez toi ! »

ई मायनों में महत्वपू
ीकेसी जाने वाले ल
से में वेस्टर्न एक्सप्रे
की ये सड़क महत्व
हॉकर्स और 'वर्क इन प्रोग्रेस' जैसे
मुंबईकरों को रोजाना दो-चार होना
फिट की सड़कों पर दिन
दामोदर
सुबह 9 ब
60
आमतौर पर
वालों के लिए
मार्केट एरिया
नजारा
दिन
लेकिन दिन चढ़ने के
इस सड़क की
कुछ ऐसी हो जाती
है
सकी कल्पना करना
मुश्किल है।
सेनापति बापट मार्ग
सुबह 10 बजे
चौड़ाई - 90 फिट
मुंबई के वेस्टर्न लाइन
स्टेशनों को जोड़ने वाले
सेनापति बापट रोड अकसर
अपने वास्तविक अस्तित्व
के लिए संघर्ष करती है।

Chapitre 7 : Vivre ici

C'était un moment passionnant pour moi, car toutes les personnes en demande d'asile que j'avais observées ont commencé à recevoir leurs lettres. Il semblait que l'administration de la Ville Lumières s'y mettait enfin. Bien que je ne comprenne pas le lien entre les acceptations et les rejets ; il semblait que certaines personnes étaient accueillies à bras ouverts tandis que d'autres étaient rejetées sans explication convaincante. J'ai déjà suffisamment parlé de mon mécontentement quant à la façon dont vous, les humains, exigez des processus spéciaux juste pour permettre à quelqu'un·e de vivre sur une terre qui n'était même pas la vôtre au départ, mais ai-je expliqué à quel point c'est encore plus frustrant lorsque vous appliquez arbitrairement vos propres règles différemment pour différentes personnes ? Ce que je veux dire c'est que je suis presque sûre d'avoir vu tous les papiers qui arrivent, et que je n'ai pas été capable de comprendre le pourquoi des rejets. S'il y en a un, il faudra qu'on me l'explique. Je ne sais certainement pas comment vous avez pris votre décision par rapport à Kove et sa famille. C'est probablement lié au changement de décision de Speranza en matière d'asile. En effet, la proportion de décisions positives est passée de 70-80 % dans les années 80 à quasiment l'inverse ces dernières années : 70 % de rejets et 30 % de protection. Cependant, je me pose la question et je doute que cela reflète le niveau de conflictualité dans le monde...

Kove a réussi à se trouver du travail, chez un architecte paysagiste qui était prêt à embaucher quiconque n'avait pas peur de travailler dans la poussière. Kove aimait travailler dehors, même s'il faisait assez froid en hiver, mais ce qu'il appréciait le plus c'était de venir en aide à sa famille. Surtout sa petite Tekombo'e. Kerayvoty

avait également continué à travailler pour le restaurant de sushis et avait même été promue cheffe d'équipe. Son nouveau poste lui donnait droit à une petite augmentation, mais comme elle était toujours payée au noir, elle était loin de gagner autant qu'elle aurait dû. Kove n'était pas non plus correctement payé, il savait que les résident·es autochtones qui travaillaient avec lui gagnaient deux fois plus que lui, mais son statut légal ne lui permettait pas de se plaindre.

La famille était cependant satisfaite car elle s'était faite une place dans cette petite vallée. Ielles vivaient toujours dans l'appartement offert par L'ASSO, mais cela leur suffisait, et ielle étaient prêt·e à continuer à travailler dans leur emploi actuel jusqu'à ce que leur statut de réfugié soit reconnu et qu'ielle puissent chercher un emploi permanent.

C'était une journée comme les autres dans l'entreprise d'aménagement paysager et Kove était assis au soleil, discutant avec ses collègues pendant la pause déjeuner.

« Que pensez-vous des règles d'immigration dans ce pays ? » a demandé l'un de ses collègues, essayant de susciter une conversation intéressante. « Je veux dire, je vis ici depuis longtemps et il semble que ça change sans arrêt les décisions autour de qui ils laissent et ne laissent pas entrer. Maintenant, on dirait qu'ils laissent entrer plus de gens que jamais ! »

« Je suis tout à fait d'accord, » dit un collègue, « la vallée semble pleine de gens qui ne sont pas d'ici, la moitié du temps je ne sais même pas d'où ils viennent. Je suis d'accord avec leur présence ici... Je veux dire tant qu'ils viennent légalement, n'est-ce pas Kove ? » Sa question était directe, mais Kove a pris soin de se donner un moment en prenant une grande bouchée de son sandwich.

« Je veux dire que toi et ta famille avez fait tout ce qu'il fallait pour obtenir un statut correct ici », a poursuivi son ami, « ne détesterais-tu pas en voir d'autres dévaloriser le processus en sautant toutes ces étapes et en venant illégalement ? ».

« Je ne pense pas que quiconque veuille voyager sans papiers et rester sans statut légal », dit Kove, gardant pour lui le fait que sa famille n'avait pas encore reçu ses papiers. « Les gens essaient de venir de la 'bonne façon', ils demandent un visa, mais le processus est juste trop difficile ou trop long. Certaines personnes attendent des années avant que leurs papiers soient examinés, l'impossibilité de tout cela... ça rend difficile le fait même d'essayer. »

« Je pense qu'ils devraient travailler un peu », a ajouté le premier collègue qui ne se rendait pas compte que c'était un sujet sensible, « Je veux dire que si le processus n'était pas difficile, tout le monde viendrait et nous nous retrouverions dans un chaos impossible à gérer. Le processus doit rester clair mais strict. C'est mon opinion en tout cas. » dit-il. Et la conversation s'est terminée tout naturellement.

Ils se sont mis à parler un peu plus des nouvelles règles de construction qui arrivaient dans la vallée et des dernières équipes dans les demi-finales de la Coupe du monde, mais Kove restait silencieux, terminant son déjeuner, perdu dans ses pensées. « Quand connaîtrons-nous les résultats de ces entretiens ? » s'est-il interrogé.

Après un après-midi d'inquiétude, Kove se dépêcha de grimper les escaliers de son appartement, impatient de passer une soirée avec sa fille et sa femme. Tekombo'e ouvrit la porte, « Papa, comment s'est passé le travail ? » a-t-elle demandé, heureuse de le voir. « Bien, comme d'habitude. Ce que je veux vraiment savoir,

c'était comment l'école ? Tu aimes toujours ton cours d'espéranto ? »

« Oui, j'aime bien ! » a-t-elle répondu : « Tu sais, aujourd'hui nous avons eu une enseignante remplaçante et elle n'a même pas remarqué que l'espéranto n'était pas ma langue maternelle ! »

« Bien sûr qu'elle ne l'a pas remarqué », dit fièrement Kove en l'accompagnant dans le salon, « parce que tu es ma petite fille intelligente ! Bientôt, tu écriras des poèmes en espéranto que même ta mère et moi ne pourrons pas comprendre. Peut-être deviendras-tu une autrice célèbre et... » Il s'interrompit lorsque, levant les yeux, il vit Kerayvoty, assise sur le canapé, qui retenait ses larmes. Il y avait une lettre ouverte sur la table basse, avec le timbre immédiatement reconnaissable du gouvernement de Speranza au centre de l'enveloppe.

« Je suis désolée », dit Kerayvoty, « je voulais attendre ton retour à la maison mais... » elle tenta de ravaler ses larmes mais céda et les laissa couler.

Kove s'assit immédiatement à côté de sa femme en l'entourant d'un bras. De sa main libre, il prit la lettre pour s'assurer qu'elle avait bien compris son contenu.

« Nous avons le regret de vous informer que le statut de réfugié vous a été refusé. Vous n'êtes plus autorisé à rester à Speranza et vous devez quitter le pays dans les sept jours, ou les mesures légales suivantes seront prises... »

Il ne put pas pu continuer à lire. Pas pour le moment. Il avait espéré qu'elle avait mal lu la lettre – c'est encore une débutante en espéranto - mais même les débutant·es pouvait comprendre le refus.

« Cela signifie-t-il que je dois quitter mon école ? » demanda Tekombo'e, ne comprenant pas bien l'étendue de la situation.

« Non ! » répondit immédiatement Kove. « Nous n'allons nulle part ma chérie ». Kerayvoty leva les yeux vers son mari, surprise mais pleine d'espoir.

« Parfois, nous devons prendre des décisions difficiles dans la vie » poursuivit-il, « et c'est l'un de ces moments ». Il réfléchit, « Nous resterons ici, » déclara-t-il enfin, « Nous resterons ici jusqu'à ce que le gouvernement vienne nous chasser. » ... Et c'est ainsi que Kove et sa famille sont devenus ce que certain·es appelle des « immigrants illégaux ».

Jeannine Ginsburg
1995

Conclusion

J'ai vu beaucoup d'humains passer dans ma vallée au cours de ma vie, mais ces histoires-là m'ont marquée. Je ne sais pas si vous pouvez voir ce que je vois. Je ne sais pas si vous pouvez ressentir les un·es pour les autres ce que je ressens pour chacun·e d'entre vous. D'une certaine manière, même si je suis une montagne, je crois que je suis peut-être plus sensible que vous ne l'êtes. Je pense que cette sensibilité est ce que vous appelez « empathie ». J'ai entendu définir ce mot comme la capacité de voir selon le point de vue d'une autre personne. Je pense que vous pouvez voir dans ces histoires que vous n'êtes pas tou·tes doué·es pour cela, mais vous devriez peut-être essayer un jour. Je pense que l'empathie est une compétence qui s'améliore avec le temps.

En attendant, alors que vous continuez à vivre à l'intérieur de ces lignes abstraites que vous avez tracées pour vous-mêmes, il serait peut-être bon de revoir les façons dont vous permettez aux gens de les franchir. Il semble qu'il y aura toujours des gens qui traverseront les frontières pour une raison ou une autre. Il semble qu'à mesure que le monde continue à changer, les personnes continuent à se déplacer. J'espère qu'à la lumière de ces histoires, vous serez encouragé·es par les aspects positifs et découragé·es par les comportements négatifs à l'égard des personnes en mouvement. Ce n'est pas parce qu'ielles changent d'endroit qu'ielles sont moins humains. Je vous vois tou·tes et je peux vous promettre que vous êtes tous et toutes des êtres humains.

J'espère que vous comprenez aussi que le mouvement des personnes est quelque chose que vous ne pouvez pas contrôler. C'est peut-être quelque chose que vous ne devriez même pas essayer de faire. Car quels que soient les types de frontières,

d'autorités, d'applications ou de procédures que vous mettez en place pour décourager l'immigration, elle aura de toute façon lieu.

Conclusion

I have seen many humans passing through my valley in my time, but these stories, they stood out to me. I do not know if you can see what I see. I do not know if you can feel for each other the way I feel for each of you. Somehow even though I am a mountain, I believe I might be more sensitive than you allow yourselves to be. I think this sensitivity is what you people call "empathy". I have heard this word described as the ability to see through someone else's point of view. I think you can tell from these stories that not all of you are too good at this, but maybe you should try it sometime. I think empathy is a skill that gets better with time.

Meanwhile, as you continue living inside these abstract lines you drew for yourselves, it might be a good idea to review the ways in which you allow people to pass them. It seems that there will always be people moving across borders for one reason or another. It seems that as the world continues to change so people continue to move. I hope in light of these stories you might be encouraged by the positive and discouraged from the negative behaviours shown towards people on the move. Just because they are changing places, it does not make them any less human. I can see you all and I can promise you that you are all human.

I hope you also see that the movement of people is something that you cannot control. Perhaps it is something that you should not even try to control. Because no matter what kinds of borders, authorities, applications, or procedures you put in place to discourage immigration, it will happen anyways.

"Sometimes we have to make difficult decisions in life," he continued, "this is one of those times." He thought hard for a moment, "We will stay here," he declared definitively, "We will stay here until the government comes and drives us out." … And just like that, Kove and his family become, what you call, "illegal immigrants" .

"Yeah, I like it!" She answered, "Did you know, today we had a substitute teacher and she didn't even notice that Esperanto wasn't my native language!"

"Of course she didn't," Kove said proudly, as he walked with her into the living room, "because you are my smart little girl! Soon you will be writing poetry in Esperanto that even your mother and I cannot understand. Maybe you will become a famous author and..." He was cut short when he looked up to see Kerayvoty sitting on the sofa, holding back tears from her eyes. There was an open letter on the coffee table, with the immediately recognizable Speranza Government stamp in the center of the envelope.

"I'm sorry," Kerayvoty said, "I wanted to wait for you to get home but…" she tried to choke back the tears but finally gave in and let them fall.

Kove immediately sat down next to his wife and wrapped one arm around her, with his free hand he picked up the letter to be sure she had correctly understood its contents.

"We regret to inform you that your refugee status has been denied. You are no longer allowed to stay in Speranza and are expected to leave the country within seven days or the following legal action will be taken…"

He could not read the rest. Not right now. He had hoped she had misread the letter - she is still a beginner in reading Esperanto - but even a beginner could understand the rejection.

"Does this mean I have to leave my school?" Asked Tekombo'e not fully understanding the weight of the situation.

"No!" Kove replied immediately. "We are not going anywhere my darling." Kerayvoty looked up at her husband, surprised but hopeful.

"I mean you and your family have gone through all the work to get your proper status here," his friend continued, "wouldn't you hate to see others cheapen the process by skipping all those steps and just coming through illegally?"

"I don't think anyone wants to travel undocumented and stay without legal status," Kove said, keeping to himself that his family had yet to receive their final paperwork. "People try to come in the 'right way', they ask for visa, but the process is just too difficult or too long. Some people wait years for their papers to be reviewed, the impossibility of it all… it makes it hard to even try."

"I think they should have to work a bit," added the first colleague not recognizing the sensitivity of the subject, "I mean if the process wasn't difficult then anyone would be coming and we would be left with more chaos than a place can handle. We've got to keep the process clear but rigid. That's my opinion anyways." he said. Then the conversation just naturally ended.

They started talking a little more about the new construction rules coming through the valley and the latest sports teams moving into the final four of the World Cup, but Kove stayed silent, finishing his lunch lost in thought. "When will we know the results of those interviews?" he questioned himself.

After an afternoon of worry Kove hurried up the stairs of his apartment, excited to settle into an evening with his daughter and wife. Tekombo'e opened the door, "Daddy, how was work?" She asked, happy to see him. "Oh it was fine as always," he replied, "What I really want to know was how was school? Are you still enjoying your Esperanto class?"

also continued faithfully working for the sushi restaurant and had even been promoted to shift manager. Her new position made her eligible for a small raise but as she was still being paid under the counter she was not making nearly as much as she should have been. Kove was not either, he knew that the native residents working alongside him were getting paid two times his wages, but he didn't have the legal status to make any complaints.

The family was satisfied though because they had made a space for themselves in this small valley. They were still living in the apartment offered through L'ASSO, but it was enough for them, and they were prepared to continue working in their current jobs until their refugee status came through and they could look for more permanent work.

It was a typical day at the landscaping company and Kove was sitting under the sun chatting with his coworkers during their lunch break.

"What do you think about the immigration rules in this country?" one of his fellow landscapers asked the group, trying to spark an interesting conversation. "I mean, I've lived here a long time and it seems things are always changing around who they let in and who they don't. And now it seems they are letting in more people than ever!"

"I definitely agree," said his other work mate, "the valley seems to be full of people who aren't from around here, half the time I'm not even sure where they came from. I am ok with people being here… I mean as long as they come legally, wouldn't you think so Kove?" He asked directly, but Kove made sure to give himself a moment by taking a big bite of his sandwich.

Chapter 7. Making home

This was an exciting time for me because all of the asylum seekers I had been observing started receiving their letters. It seemed the administration up in the City of Lights was finally getting something done. Though I could not understand the connection between the approvals and rejections. It seemed that some people were welcomed with open arms while others were rejected without convincing explanation. I have said enough about my displeasure in the way you humans require special processes just to allow someone to live on land that wasn't even yours to begin with, but have I explained how much more frustrating it is when you arbitrarily apply your own rules differently for different people? All I am saying is that I am pretty sure I can see all of the papers coming through and I have not been able to understand the reasoning for the rejection. If there is one, someone is going to have to explain it to me. I certainly do not know how you made your decision in relation to Kove and his family. This is probably linked to the switch in Speranza's asylum decisions. In fact, the proportion of asylum positive decisions passed from 70-80% in the 1980's to nearly the exact opposite in the last years: 70% of rejection and 30% of protection granted. However, I am asking myself and doubting that this reflects the level of conflictuality in the world...

Kove succeeded in finding himself work. He had managed to come on staff with a landscape architect who was ready to hire anyone who didn't mind working in the dirt. Kove loved that he was working outside, though it got quite cold in the winter time, but he appreciated even more that he was doing something to support his family. Especially his little Tekombo'e. Kerayvoty had

Both women were laughing together and smiling for joy. Majka squeezing even tighter whispered into Inyoni's ear, "I am so proud of you. You are home!"

finish grocery shopping afterwards. I didn't buy everything that you asked me to, I am really sorry!"

Majka said kindly "Oh honey, it's ok!" while stroking her cheek but the text wasn't over. "There is one more thing." she continued "Lying on my bed reflecting, I felt very sad over the behavior of Mr. Chimp. But I also realized something else. I realized that there are many other people, not only one or two, but many who have welcomed me here. These people seem to understand, even if they do not know my whole story. Today I felt both rejected and protected at the same time. In a weird way, I feel like I'm home!"

Majka let the tears flow now and smiled as she wrapped Inyoni in a full hug. She too was a mix of emotions, angry, sad, and now happy. She almost forgot she had something very important she was needed to share.

"Wait," she exclaimed, pulling a long white envelope from her back pocket. "This just came in the mail for you today."

Inyoni froze for a moment seeing the distinctive Speranza government label on the letter. This is the decision she had been waiting on for months. Now it was there, and she wasn't sure she had the strength to read it.

"I know, you are nervous," said Majka, "But go on. Open it!"

With that encouragement, Inyoni gently ripped off the tip of the envelope and pulled out the paper. She took a deep breath and carefully scanned the first line in Esperanto: "We are pleased to inform you that your refugee status has been accepted. You are free to stay in Speranza and benefit from all legal entitlements listed here after…" She did not even need to read the following lines. It was official, "I got a positive answer!" she said to Majka.

Majka grabbed the letter and read it over to be sure there was no mistake. In her joy she wrapped Inyoni in an even tiger hug.

Hours later Majka woke her with a knock on the door. Turvaline is a small town and word gets around fast. Someone already told Majka a part of what had happened in the butcher shop, enough to make her worried. She wanted to see if Inyoni was okay. Once given permission, Majka entered the room quietly and sat down on the bed next to Inyoni. "How are you feeling sweetheart?" She asked in a motherly tone, "Please tell me, what happened exactly?"

Inyoni, knowing that she couldn't explain the whole story in Esperanto, first reassured Majka that she was alright. "I am ok." she explained. "Can I use it?" she asked, pointing at the tablet in Majka's hand. She wanted to use it to translate everything she had to say. Majka gave the tablet to Inyoni and waited as she typed. When she finished and pressed play the electronic female voice started reading, "I am fine. What happened today was very peculiar. I went to the butcher shop to buy the chicken that you needed for tonight's dinner. The owner was very friendly and tried his best to make me feel comfortable. Then Mr. Chimp entered the shop. I am sure you know him?" Majka nodded in affirmation, listening carefully to the tablet but looking straight at Inyoni.

The electronic voice continued, "Mr. Chimp, only noticed me when I approached the counter to drop off the flyer. Then he shouted at me. From what I managed to understand, he said that no one wants me or anyone like me here and that we should all go back to our countries." At this point Majka was fighting back tears.

"I couldn't say anything, I was frozen. I couldn't even move! Thankfully the butcher spoke up for me and told Mr. Chimp he was being rude. I didn't know what to say. I was extremely saddened by Mr. Chimp but impressed by the butcher who stood up for me. I simply thanked him and left. I wasn't even able to

Enraged, he shouted at her, "What do you think you are doing? Who do you think wants you in this town? I cannot even understand why you all don't just go back to your countries?!"

Inyoni could not find the strength to react; she just let him scream, her eyes glued to the floor. The butcher stood up in her difference, "How rude! Remind me of your family name, if you are brave enough! Isn't it "Chimp"?! If I remember correctly this name is not from around here. I happen to know for a fact that this name has its origins in the Ferreros islands. So you are the last person who can judge this young woman or any other, based on where she came from! Now please take your order and leave my shop!"

Mr. Chimp looked angrily at the shopkeeper and then back at Inyoni, grabbed his order and slammed the door behind him on his way out.

Inyoni was extremely moved, she didn't know what to say other than "Dankon", thank you in Esperanto. She placed the carefully covered chicken in one of her bags and gratefully took her leave from the store. She knew, after that encounter, she didn't have the energy to finish her turn around the market. She wanted just to be safe in her room, alone.

Thankfully when she arrived at the house no one was home. She gingerly put the groceries in their place and crept slowly up to her room. Then she laid softly on the bed staring at the ceiling, no tears came but I could sense the deep sadness. I have been observing the people of this land for such a long time, I know when things are troubling them. I wish I could explain to her how the butcher was right, all of these people have come from somewhere at some time, she was just the newest arrival. There was no reason to feel shame, these borders crossed to get here are all just human made anyhow. I was glad to see that sometime later she had let the sadness pass and fallen asleep.

tour Inyoni had done countless times before, with Majka by her side, when she was still living in Turvaline. She was happy to find her rhythm again, knowing almost by heart the familiar stands and faces. She was pleasantly surprised when the cheese vendor remembered her, preparing her and Majka's favorite cheese without Inyoni needing to specify.

As she was walking on the street, though, she could still feel the weird looks that some locals were giving to her. But at this point she was determined not to let that upset her. She didn't experience the same otherness where she was living now, in the City of Lights. There were so many people from so many different places that she could just melt in as one with the crowd. Back here though in Turvaline, she was still considered different. She pushed the awareness of stares aside and focused on smiling instead.

As these thoughts were passing through her mind, she instinctively continued her route and soon found herself in front of the local butcher shop. Majka had asked her to buy some chicken for supper. She went inside, greeted the owner and asked for a kilo of chicken. This owner knew her best and was happy to see her since her time away. "How are you enjoying the City of Lights?" he asked, and they enjoyed making simple small talk as he prepared her order.

Interrupting the pleasant exchange, a second customer entered the shop. Without saying hello to the shopkeeper and barely noticing Inyoni, he demandingly placed his order. Trying not to be bothered by his rudeness, Inyoni approached the counter to receive her package and leave a flyer. The other customer, Mr. Chimp, saw her and immediately knew the flyer was for L'ASSO, as he had already received one at his doorstep and had it thrown away.

Chapter 6. Finding home

On Wednesday morning, as usual, it was "market day". Inyoni woke up in a positive mood, still enjoying her vacation with her host family. She got ready and went down the stairs to find Majka preparing pancakes and tea for breakfast. "Come in my dear" Majka said, waving at Inyoni to come into the kitchen. Inyoni was feeling energetic, "Good morning!" she said smiling. As soon as breakfast was ready they started setting the table in the living room. Plaku joined them and, as usual, they all sat down to eat together.

Plaku turned to Majka, "Are you going to the market after breakfast? To buy groceries and maybe pass out some of those flyers we printed yesterday to promote L'ASSO's activities?" She was startled for a moment, she had completely forgotten that the market was today! Unfortunately, she couldn't go because she had a medical appointment for a routine check-up that she had scheduled several weeks in advance. Inyoni, listening carefully to follow their conversation in Esperanto, understood the problem. "I can go to the market!" she said, happy to be of some help.

Inyoni didn't mind going to the market alone because she loved to see the bustling town and sometimes meet new acquaintances. The culture of the market was very strong in Turaline, and one could meet just about anyone there. Inyoni never admitted it to Majka, but she also enjoyed going to the market to have a change from the weekly administrative visits she was obliged to attend while her asylum status was pending. These administrative meetings were always cold and stressful, while the market was able to give her a slight feeling of normalcy.

First stop: the bakery! Inyoni said "hello" to the girl behind the counter who she had seen several times before. She asked for the usual, paid, left her a flyer as she exited the shop. This was the same

interest as he does every day, with every person. And asking questions while typing her answers, without raising a single time his eyes from his computer. To him, she was just one of so many.

When she came out of the room, all her nervousness fell off. She felt so exhausted, dried, and empty. Kove, having finished first, was anxiously waiting for her as she exited her interrogation room. Without saying a word, he immediately wrapped her in his arms and held her for a long while. Speechless, they left the building and walked together along the Yellow River. They passed by the Fireflies Garden, the Illuminated Church, the Place of the Phoenix, the Glittering Tower... This stunning view and the sound of the water soothed them both a little. They could breathe again. But walking through the beautiful city, immersed in a bath of light, couldn't stop them both from wondering, "What will be the outcome? Are we leaving or staying?"

Still in the midst of worry Kerayvoty let a small hope build inside her. She looked up at her husband and said, "Well, at least we were together, in the City of Lights on Valentine's Day."

When the couple arrived in the building hosting the court, the civil servants split them into two separate rooms. Kerayvoty tried to resist the separation but the legal staff insisted. Now, she knew she was in for a challenge. Kerayvoty usually relies on Kove's for translation, as he became much stronger than her in Esperanto, but in these next few hours it seemed she would have to do without him.

Despite the presence of an interpreter, Kerayvoty found it difficult to understand the questions. The interpreter spoke her language, but with an accent from another region, which was difficult for her to understand. For sure, she felt overwhelmed with the amount of questions asked by the judge: "Can you give me the names of the persons who threatened you?"; "Did you know them personally?"; "Did the other members of your family have been threatened too?", "Did you file a complaint at a police station?", "No? Why didn't you?", "What is the name of the street where the prison they brought you to is located? How many persons were in the same cell as you?", "Which date did they release you?", "Why and when did you decide to leave your country?", "On which date did you cross the border?", "What color was the car you used to pass the border?", "How many checkpoints did you pass?", "What do you fear if you come back to your country?".

These questions began scrambling in her head. Each question brought back buried memories that she tried throughout all these months to forget. Caught up in this nervous uproar, she tried to answer as accurately as possible. But sometimes she was mistaken, often she stammered, and then she went back on her words, and stuttered again. They were asking about events from so long ago, and that she had been hardly trying to forget. She wasn't even sure if her answers were credible. The judge remained unreadable. He stood there like a robot, executing each question with very little

On the day of departure, Kerayvoty and Kove made sure they were both dressed in their finest clothes. They left Tekombo'e home with the neighbors so they wouldn't have to worry about entertaining a child during the long day of boring procedures. At the train station waiting for departure, a feeling of worry suddenly overcame Kerayvoty. The outcome of their two years fight seemed so close now; what if they didn't come out with a good result? But Kove, sensing his wife's nerves, put arm around her shoulder: "Look," he said with a subtle smile, "aren't you excited? I am bringing you to the City of Lights on Valentine's day!" She managed a smile too, he was not wrong.

I watched their train depart from the station and was as excited and worried for Kerayvoty's family as she was. I hoped that the people in the City of Lights might behave reasonably, but I had seen so many of you behave otherwise that my hopes were not too high. How foolish it still seems to me that some humans who from my perspective only just arrived here are now dictating to new humans whether they also have the right to stay. Such strange systems you people have created for yourselves...

Anyways, the City of Light's is too far away for me to see, so I had to ask for details from a fellow mountain range who relayed the rest of the story to me. Here is what it told me.

As soon as they arrived in the city they were completely immersed in a bath of light, Kerayvoty was amazed by the beauty of the architecture and the few emblematic places they had the chance to see. It was everything she imagined it to be. But their purpose was obviously not for sightseeing and as the time of their appointment approached, her nerves grew.

Chapter 5. The administration

"It will be on Valentine's day!" Kerayvoty noted to herself as she opened the long-awaited letter for their family's appointment in court. So many months waiting for something, a sign, a hope. And now the paper was just before her eyes reading: "14th of February, Palace of the Right to Stay, City of Lights." It was a bother to travel during a holiday but this was something they had been waiting on for too long to be disappointed.

Oh the City of Lights… Kerayvoty dreamt about it since their family began their travels. And they would be going there in just one month, to get international protection, and hopefully then a refugee status. But what if they were rejected? Caught up in the excitement, Kerayvoty had forgotten that the outcome could be negative: a rejection. This mix of feelings, between stress and excitement, disturbed her for a while. But she soon settled into her daydreams, to the possibility of remaining here and obtaining a long-term residence permit for herself, her husband and her child. How is it that such a simple piece of paper can decide a family's freedom or dependence?

She immediately decided to let their L'ASSO representative Yardım know right away. Yardım had helped their family so much during the long and cumbersome legal procedure. It has been almost two years since they have been in Speranza. Two years that she and her husband have been filling out and signing tons of papers for their refugee status to be finally recognised, with Yardım constantly by their side. Kerayvoty will never forget Yardım's first comment when they realised the endless length of the procedure, "It seems the State does everything they can NOT to welcome refugees."

she read and said to Plaku "Knowing that Inyoni needs my massage… yes, this is the best Christmas present."

at herself in the mirror. Some nights, she had trouble sleeping; the memories kept her awake.

When she first moved in Majka and Plaku's home, she did not want any physical contact, "It is better to keep yourself distant otherwise they may abuse your trust." But Majka knew that she could help ease her tension through healthy human touch. She noticed how Inyoni looked physically exhausted, and knew she needed to relax her body and her mind.

One evening she asked Inyoni, "Would you like to lay down on this table for a massage?" Being an elderly couple, Inyoni had seen Majka and Plaku use the massage table in their guest room to flesh out the typical aches and pains of old bones and joints. At first, she wanted to refuse, but by now she really believed that Majka would not do anything to hurt her.

She hesitantly allowed Majka to lay her down on the table - and found that she was comforted by her touch. Woman to woman, in a warm, cozy home she felt safe as Majka massaged the tension out of her abused body. After some minutes of reconciliation by gentle human hands Inyoni said: "Majka, do you know what? I think I will sleep tonight." And she was proved right. The first time for a long time she slept, a long and peaceful sleep. For months this house had grown to feel like a safe cocoon - and, after Majka's healing touch her own body felt safe too, safer than it had in a long time.

Inyoni was happy reflecting on that day from many months ago. Feeling warm and safe on the comfortable sofa she pulled out her phone to text Majka. "What time will you be getting home?" she asked her via SMS. "PS" she added, "I am really needing a Majka massage this evening!". I scanned to the other side of the city to watch Majka receive the SMS. She had a big smile on her face as

Chapiter 4. Necessary healing

Inyoni was staring outside the windows of the bus, the lake was not visible anymore. The snow covered everything, as if it was a new landscape, "The symbol of a blank page on which to write a new chapter of life," she thought. The last time she was in Turvaline the autumn leaves were still on the trees covering the mountain with a bronze coat. It was before L'ASSO had found her a more permanent location to live in the City of Lights, a few hours train ride from what had become a beloved town. She was still getting settled in the big city, enjoying the diversity and grandeur of the place, but she still retired to Turvaline almost every weekend just to spend some time with her previous host families around a cup of tea heated by the chimney fire.

This time, Inyoni was arriving home on Christmas eve. Majka and Plaku were not yet home but she had her own key and could show herself around the house. She began to prepare a fire as she waited for her host parents to come home from visiting their grown children and young grandchildren for the holidays. When she got the fire going, she sat down on the sofa, pulled Lulu into her lap and flipped open a photo album. She saw a sweet picture on which they were sitting together with Majka gently holding her arm, they were both smiling joyfully. Inyoni remembered when she did not want anyone to touch her. Anyone, but Majka who, with the energy of her gentle hands, healed Inyoni's mistreated body.

Inyoni remembered her difficult past. She was treated so badly along the road to her final destination here in Kalim Valley; she was physically abused in multiple ways and her body showed visible signs of these happenings. Ever since then, Inyoni was incredibly sceptical of being touched by strangers. She often hated her body and all the memories that flooded her mind when she would look

it seems that there is an extra amount of effort that people have to exert to welcome newcomers and make them feel at home. I wish there were more of you humans who were willing to put in that kind of work, because it seems beautiful relationships can come out of it.

thing was not moving. On the contrary, the teacher was moving from one side of the room to the other as she spoke. She looked like a ping pong ball in a table tennis competition.

Finally, the end of school bell rings and Tekombo'e rushes outside and runs into her mother's arms. Kerayvoty just closed out her first shift at the sushi shop and hurriedly came to school to pick up her daughter, excited to hear about her first day. The excitement died however, when Tekombo'e melted into tears against her mother's warm coat. Kerayvoty had no words to comfort her child, she had never been to school herself to know the experience. But in that moment she understood the loneliness her daughter had been feeling all day long, she could sense how the other parents were astutely observing her; she was a foreigner to this country and a foreigner to this school, even if her teacher was kindly welcoming her in the class.

I was pained watching the way residents and newcomers struggled to communicate with each other. I mentioned before that some people are just indifferent to foreigners. I saw a lot of that in relation to this family. They were trying to live their lives like everyone around them but it was exceptionally hard on them because they had come from somewhere entirely different. Yet most people, rather than taking the time to be kind to them, become quite unsure how to help, and then go along their way.

I am grateful for the kind souls who put in extra effort - like the high school student who led Kove to his interview, and the man who offered Kerayvoty a job. But sometimes with the language barrier, it seemed even the people who wanted to help were limited in what they could do - like the old woman who was hoping to hire Kove, or the little boy Aki on the playground trying to befriend Tekombo'e. Sometimes it is not enough to just be kind,

December 2nd, 2020 - 10h30

The children were all let out for lunch break. Everyone was running and screaming, playing and eating. "This place feels different from home," Tekombo'e thought to herself.

Then she found a place to huddle amongst some bushes in the school garden and began speaking to a little tree in her own language, "Back home my school had clear rules for everything. I knew how to dress, how much I could eat in the cafeteria, how to respect the teachers." This tree seemed to be the only being she could connect to in this place, "My previous classmates looked like me, spoke my language, and we all liked to eat the same food. Here not only am I different from everyone, but it seems everyone is very different from each other… How did they learn to understand each other?" Waiting for the tree to give her an answer, a smile came to her face as she remembered the beautiful Moringa tree in her home village to whom she used to share her secret thoughts and questions.

"What are you doing?" a little boy said, interrupting the pleasant moment. His name was Aki (bright in Japanese), he was a shy and curious boy, about the same age as Tekombo'e, "Were you talking to the tree?"

Tekombo'e was almost sure she understood the question, she wanted to answer but she could not speak in his language. She tried to communicate a question through hand gestures, "Don't you ever speak to nature?" He just watched her motioning between herself and the tree, decided he didn't understand, shrugged and ran back to the playground to join his other classmates.

When the break was over and they were all sitting back in their classroom it seemed almost nobody noticed Tekombo'e's presence. She sat through the teacher's lecture, periodically checking the clock on the wall, she became quite sure the darn

looked back at her mom. She was waving happily now that she met her teacher. She blew many kisses to her mom, and smiled proudly.

The encouragement was settling but seeing the signs in the corridors and above the door, in who knows what language, causes her to doubt herself. Now that she was inside the building, she felt scared. She has no idea how to communicate with anyone else and felt as if she was an alien on a distant planet. She wondered, "if I can't even read my classroom label, how am I going to understand the teacher?" However, trying to stay unnoticed, she just followed one of the teachers and took a deep breath before she walked into her classroom.

Immediately all her classmates looked at her and seemed to whisper something that she could not understand. The teacher also said something incomprehensible but at least, she had a comforting smile. The teacher tried to speak directly to Tekombo'e many times but it was hard, she simply didn't know the language.

After a while, the teacher gave each student a blank paper to write about their holidays. Tekombo'e didn't understand the instructions and the only thing she knew how to write in Esperanto was her name, so she wrote it all over the paper. Tekombo'e proudly inherited her name from her grandmother, but it was a tribal name, so even if she could write it in Esperanto, no one could pronounce it correctly. Examining her assignment, she didn't like how alone and separate the letters of Tekombo'e stood in this new language. The loneliness of the letters reflected just how she felt in this new school.

"Yes, we can leave the light on. Now go to sleep!" she said as she gave her a goodnight kiss. These words made Takombo'e feel better for a moment but the improvement did not last long. She was so worried about her first day of school she may not have slept at all that night.

Kerayvoty was lying awake too. Tomorrow was a big day for mummy too. She was proud to be dropping her daughter at school - proud and afraid. She remembers when she was seven, she asked her own mother: "Why can my cousins go to school but I can't?" The answer she got back was quick and bitter, "Because" said her mother, "you're a girl." From that moment she knew never to ask the question again. But she didn't want the same for her own daughters. With the memory of rejection burned into her mind she promised herself to raise her children to give each of them the best education they could have. Following this hope, she had carried her child through war and through mountains to give her the very best. She still believed the best was yet to come.

December 2nd, 2020 - 7h50

Tekombo'e and her mother arrived at the school. The school is on the way to the sushi shop, so Kerayvoty decided to accompany Takombo'e. It was hard to tell who was the most anxious and who had the biggest smile. Kerayvoty gave her daughter a kiss on the head and a nudge on the back, directing her to enter through the giant double doors. Tekombo'e's heart was racing and her hands were fidgeting nervously as she walked into her new school. At that moment Tekombo'e saw a young woman coming to her. "My teacher", she thought and hoped, since she looked very kind and greeted her with a warm smile. "Hi Tekombo'e!" said Liverita (book in Esperanto), "welcome to your new school". Tekombo'e

windows. He could not help but think that their indisctness was a reflection of his own future.

He tried to put on a smile before he unlocked the door. He was joyfully welcomed home by his wife, Kerayvoty (hope in Guarani) and daughter Tekombo'e (education in Guarani) who were ready with dinner on the table. He pretended he was totally fine. He just did not want to make his wife worry about him.

In stark contrast to him, his wife had exciting news to share. Thanks to her extensive experience making spring rolls, she found a small job in a sushi shop down the street. The friendly shop owner agreed to let her work as a kitchen assistant after seeing that she was very agile and able to roll nice sushies quickly. He said she could start work immediately the next morning. It would be a busy day because tomorrow was also their daughter's first day of school.

December 1st, 2020 - 23h00

Kerayvoty took her glass of water into the bedroom and turned off all the lights on her way to sleep. "No!" Takombo'e sighed, "Don't turn off the light, please."

"Ah! You are still awake, my love." Her mother walked over to stroke her hair, "Tekombo'e, honey, it's late and you have to sleep, tomorrow is your first day of school."

"But, mum!" she said, fear filling her voice.

"Don't worry," she reassured her, "the school is a good place, people there are welcoming. You are going to meet new friends and learn new things."

"Okay. But can we still leave the light on, mum?"

sinjorino" (No, thank you Madam) he responded, in what might be identifiable as Esperanto.

Throughout the conversation, Kove found it very challenging to understand the woman. She had a different way of speaking than the young people who had been teaching him a few phrases here and there. Thankfully, she was kind and tried to speak very slowly, but he still could not understand most of what was said. When nothing else worked, he tried to use body language to show that he was very capable of painting houses or doing any manual labor, but this too seemed ineffective. When the interview finally came to a close he understood the woman explain that she would contact him later if she needed his help. But based on his performance, he knew not to expect as much.

December 1st, 2020 - 20h00

Snow started falling as Kove began his long walk home. It was freezing in this place! He missed the sunny days in his home country and missed his mother very much. Being deep in thought, he didn't pay any attention to his surroundings, and was walking closer and closer to the middle of the street. A truck rushed by him and honked loudly. The driver shouted at him, and the tires had sprayed him with mud, but he didn't care. He missed his dad, the brave man who died while trying to save him and his mom, "Dad, what should I do now?" No one answered him. He raised his face and shouted out loud: "I just want a normal life! Why is life so difficult for me?"

He took his time walking up to the third floor when he got to his apartment. It was still snowing and watched each snowflake as it splashed and then blurred on the surface of the large stairwell

was an important day for him. Thanks to job seeking support from L'ASSO, he finally had an appointment with a woman who ran a painting company. If all went well, maybe he would get a job before New Year's Eve. What a gift that would be to his wife and daughter!

Making sure to be on time for his interview, he was trying to follow the GPS instructions on his phone. The directions were hard to follow in Esperanto. He passed by street signs that were hard enough for him to identify, much less to memorize. How he missed the more chaotic yet more familiar streets of his home town which he knew by heart. "Ting ting", he heard from his phone… Low Battery... "Oh no!" he thought. Last night, in the rush of preparing for the meeting, he forgot to charge his phone. The red signal indicated that the phone battery was running low. With no GPS, how could he go to the appointment? Kove thought of his dad and knew he would not give up.

He tried to ask passersby if they could show him the direction to the meeting place, but all his requests were made in broken Esperanto and nobody could understand what he wanted. He pronounced again and again very slowly "CASA… NOVA... PEN… TRADO…". Then watched as each confused face shook their head and kept on walking.

Finally, with the help of a kind high school student, who took the time to actually understand his foreign articulation, Kove was able to reach his meeting point. He climbed to the third floor of an ancient five-story building. The woman who welcomed him at the door seemed to be his mother's age - maybe 50 - and equally gentle and kind. She invited him in smiling and immediately asked, "Ĉu vi ŝatus teon?" (Would you like some tea?) in Esperanto. Kove strained to understand. "Ohh tee.. teon… tea" he thought to himself proud to have identified the word. "Ho ne, dankon

Baabaa…" but he could not catch up. He covered his eyes with his hands to make sure it was real. And then… he woke up.

Realizing it was a dream didn't stop the memories from flooding back. Kove's father had passed away many years ago in an accident, exchanging his life to save the life of his wife and child. Kove was only seven years old at the time. This nostalgia was broken by the melody of his alarm, Chopin Nocturne No.2, cutting through the silence of his room. He instinctively grabbed his phone, shut off the alarm and looked sideways; his wife and daughter were still sleeping soundly. He sighed with relief. But he was still longing to be back in the dream again, to be with his father to have someone to support him.

In this land, where no one was close to him, things were not easy. Kove looked through the window, it was pouring rain. There was a similarity between the scenery outside and the feeling inside him: glacial. The cold usually made people want to lazily bury themselves in warm blankets, but Kove was on a mission. He told himself to protect his wife and his daughter at all costs. He would give up his very life for them, the way his father had done to rescue him and his mother those many years ago. Therefore, despite the freezing weather outside he was ready to face it. He kissed his wife gently and prepared himself for the new day.

December 1st, 2020 - 8h00

Kove left his house. For several days he had been trying to find a job that matched his abilities. He knew his strengths; he is healthy, agile and dynamic. A few days ago, while passing through a house construction site, he came up with an idea to ask if he might lend a hand for finishing building the wall and painting it… but the owner already had a mason. That day, December 1, 2020,

housing to asylum seekers. It was a huge blessing to the family and they were very grateful to have it.

The family enjoyed their first few days getting acquainted with life in Turvaline. They had their own space and a beautiful green park nearby where their young daughter could play. But when a few weeks had passed, they began to worry. The money which was supposed to be provided to the family by the Speranza government somehow had not yet been paid. Without the promised financial support, Kove (life in Guarani) had to start actively looking for work to cover his family's expenses. Well… 'a job'... not a "real job", since as a freshly arrived asylum seeker he is not allowed to work. But whatever the law says, he needed money to sustain his family, so he would accept whatever job, including "black".

This is so obviously illogical when you view it from my height. The man is able to work, he is ready to work, he wants to work and yet authorities want him to wait. They want him to sit on his hands until his papers come through, and only then start searching for a job. All this when he was ready to get to work the minute he got his family to safety. Sorry, I got distracted from my story again, but this was one point I really wanted to drive home. Anyways, soon he was out looking for a "job"...

December 1st, 2020 - 6h00

It was a dark and cold morning as is typical during winters here. Kove was sound asleep dreaming of his father again. In the dream he had waved his hand and smiled at him: "Try your best, my son, hang in there!" he said. And then, he started drifting away. Kove wanted to chase his father, he ran faster and faster "Baba,

Chapter 3. Steps forwards integration

The kindness shown to Inyoni should be that of all you humans could show to one another. It did not take too much hard work for Plaku and Majka to bring a smile to that young girl's face. But, I've noticed that in some ways it is easier for people who are traveling alone. They can go in and out as they please and they don't take up too much space. When you travel as a family things can get more complicated. You have some emotional support by your side but you also have the fear of being separated from each other or not finding a space where everyone can fit. Some families were very lucky if the L'ASSO found them their own place to stay.

November 14th, 2020 - 15h30

"Jen la ŝlosilo de via apartamento!" said a member of the L'ASSO in Esperanto. She was holding out a shiny new key with a big smile on her face. No one in the family responded.

"This is the key to your apartment!" she tried in English. No response still.

"Esta es la llave de su apartamento", she attempted in Spanish and actively placed the key into the mother's hand. Still, no reaction.

It took three more attempts and the use of a translator application until the family finally understood that the place they were standing now was truly their apartment. They actually had a place where they could rest, all together, in one space. Apparently, L'ASSO had managed to persuade the municipality - after their tumultuous meeting - to indeed offer up the available community

the language barrier. Eventually she just said a simple phrase in Esperanto accompanied by a gesture leading Inyoni to understand that the soup is great to eat during the cold weather. Still, Inyoni's expressive face couldn't hide her discomfort and lack of interest to even try the meal.

A few minutes later, lunch was being served. Plaku had set the table in the living room and Majka was bringing in the plates full of food. It was clear to Inyoni that they wanted her to join them for lunch but Inyoni looks confused. She did not want to eat, not this strange soup and not together with her hosts. She had become very used to eating alone. Majka noticed her hesitation to join them, but she was insistent, this was an important opportunity of getting to know each other and she was not going to let it slip.

She asked Plaku to borrow his tablet and started typing into her translator application. Content, she presses the voice output icon and the tablet read aloud in Inuoni's language, "My dear Inyoni, in our home, eating together is something more than a tradition. It is a way for all of us to spend quality time together, talk about our days and share our thoughts. Essentially it is a way to get to know each other better and learn how to get along. When we invite you to join us for a meal, it's because we would like you to become at ease and consider this place your home! You should know that you are invited to sit with us during all our meals, but you are free to eat wherever you are most comfortable. Still, there will always be a place set for you."

Inyoni listened carefully to every word and as soon as that voice stopped, she looked down at the floor having regretted her behavior. When she regained her confidence, she looked up at them and smiled. "Let's eat!" she said in her language and she sat down to join them. They enjoyed the hearty meal together, silent but content around the table. Little did Inyoni know, these were the first steps to this couple becoming her "family".

Suddenly, tears start sliding down her face and hundreds of thoughts start swirling in her mind.

As the tears settled, she set the now half empty mug on the bed side table and laid back onto the bed. Still cold, she covered her body with a heavy blanket that Majka had left for her. Though settled in her new space, she was taken over by a vast, dark feeling of complete loneliness that contrasted entirely with her new room and kind hosts. Though it was still morning, she was overcome by exhaustion; she fell asleep crying.

Later on the same day, Majka was cooking lunch in the kitchen and Plaku was reading his newspaper next to the fireplace in the living room, next to him sat beautiful Lulu. Inyoni, having woken from her long nap, built up the courage to walk down the stairs, and enter into the living room. As she looked around her, every small detail seemed to catch her attention. A painting on the wall, a very strange coat hanger stand, and the cat walking towards her. Plaku suddenly realised that Lulu was no longer next to him and looked up to her brushing against Inyoni's leg. "Leave her alone, Lulu!" he said, "Come back over here." Majka, hearing the exchange, peaked around the corner and saw Inyoni looking a little lost. "Come into the kitchen," she said warmly, waving her hand towards herself. Inyoni smiled and accepted the invitation; somehow the small kitchen was more welcoming than the large living room.

She looked around the kitchen with the same acute attentiveness. The room was very homy, but the ingredients Majka was using for her food did not look familiar at all. Inyoni was quite confused. "Where are the spices? What are these vegetables that she is using?" she asked herself. Meanwhile, Majka was fumbling to find a way to explain her homemade casserole and soup across

accompany other people who were waiting to arrive at their host-families. Before leaving, she reminded the welcoming event organised by the association on the following Saturday where they would share a meal and a friendly moment to get to know each other better. She turned to Inyoni and hugged her tightly. Yardım left Inyoni her phone number on a piece of paper and assured her that she is in good hands now, but if she ever needed anything she could give her a call. Inyoni's worried eyes followed Yardım as she took her leave through the main door of the house and it slowly closed behind her. With her first acquaintance gone, she was now overcome by the feelings of discomfort and uncertainty. She was quite used to these feelings by now, but dealing with them never became easy.

At this point, Inyoni did not know what to expect from these two people standing in front of her. She felt cold and overwhelmingly tired. So, in an attempt at communication, she looked at Majka, put her palms together, pressed them against her tilted cheek, and closed her eyes. Majka clearly understood Inyoni's gesture, smiled at her, and immediately stood up to show her to her room. She took some time to show Inyoni the rest of the house as well as the bathroom in case she needed to take a shower. Then she left her to settle in.

About an hour later the old lady knocked on the door of Inyoni's new room to check on her guest. Inyoni, wearing a set of new warmer clothes, opened and saw Majka smiling while holding a mug of warm tea and some biscuits. She moved to the side so that Majka could enter the room. The lady placed the mug on a small table next to the bed and left, allowing Inyoni to have some privacy. Inyoni then sat gingerly on the bed, took the mug in her hands, and brought it close to her face. She closed her eyes and took a moment to feel the warmth of the freshly made tea.

representative of the L'ASSO organization; her name was Yardım (assistance in Turkish); and this house where they paused was about to be a new home for Inyoni (bird in Kinyarwanda), the woman in the summer dress and winter jacket; and her new hosts, the owners of the home, Majka and Plaku.

Majka and Plaku had lived in that house since they had been married years ago, and they seemed to care for each other and the house just as much as they care for their friends. After reading the newspaper's article and discussing the perspective of welcoming refugees to their house, they joined L'ASSOCIATION and attended several meetings to prepare Yardım and Inyoni's arrival. When they opened their door to them, it was obvious they were pleased to welcome new guests.

Seeing smiles on everyone's faces, Plaku reached out to shake Yardım's hand. "Hello Yardım! Thank you for accompanying Inyoni to our home." Not knowing what gesture was appropriate, the old man simply nodded his head kindly to greet Inyoni who was standing behind Yardım. "Please, enter, it is so cold today."

Noticing her shyness, the man simply invited them into the house. "Inyoni, do you like cats?" Plaku asked, pointing to the kitten in the living room, "Lulu brings peace and joy to the house and I hope she will make you happy as well". Inyoni peaked to take a look, and saw a well-fed brown cat calmly licking its paw. What intrigued her even more was the fact that Lulu had her own bed and some toys laying around it. "Cats are treated like queens here," Inyoni thought to herself.

When her husband finished the tour, Majka invited the women to come into the kitchen and offered them a cup of tea. Yardım kindly declined the invitation and explained that she needed to

Chapter 2. The arrival

I do have a sweeter memory of many other humans, there was one special family who helped settle my heart a little over this whole matter. I remember that day very well.

It was early in the morning and the sun was yet to pass over me to bring warmth and light to the valley. Suddenly, the morning silence was unexpectedly disrupted by a large grey vehicle driving through Kalim Valley. As the vehicle stopped across the central square of Turvaline, the door of the passenger seat slowly opened to show a woman wearing a big jacket, well equipped to protect her from the valley's low temperature. Having slipped on her snow gloves, she quietly placed her feet on the snowy pavement just outside her door. It was clear that she was respecting the silence of the environment. Then she gently walked to the other side of the van and opened the back seat door. Another woman got out. She was huddled as she seemed surprised by the cold. I wondered, could this be one of the asylum seekers?

She appeared not quite as prepared as the one I first saw. She was wearing only a pair of fabric shoes and a flowy summer dress under a light winter jacket. She was carrying a small backpack. She also seemed to be quite dizzy, I suppose from the countless turns along my winding roadways. The two women were having their own quiet conversation of which I could not hear a word. Sometimes I cheat by asking a nearby oak tree or a passing deer to tell me what people are saying, but something told me to give them their privacy. After their brief talk, they started walking together down a narrow alley where they arrived in front of a house. Suddenly I realized that the warmly dressed woman was a

councilors were left to say nothing, settling also into their own anger and frustration. Then Trusis's soft voice broke in one last time: "And if their asylum claims are rejected? What will we do then?"

I watched the whole proceeding from so far away in disbelief. In the meantime, a storm was creeping up over my highest peak. It looked like the end of the rain was only temporary after all. And I wondered: what will the council finally do? It's not like they do anything to protect me though I have certainly been here longer than them. I wondered if they would shift their mindset to protect these "strangers".

opponents: 'Martin Luther King once said: 'I look to a day when people will not be judged by the color of their skin, but by the content of their character'. I, as Madra, say: 'I look to a day when people will be helped not based on their country of birth, but on their needs... moreover when we have an available house for them!'

The Mayor had said nothing since his beginning of the conversation, but Madra's speech gave him food for thought. He intensely surveyed the assembly: Madra was regaining his breath. Hotza was bewildered, a tear in his eyes. Dramor had stood up and was muttering profanities to himself, as he stared out the window. Madu was helping himself to the *saucisson* which had been brought for everyone to enjoy, though none but Madu was stomaching food at the moment. Finally, at the end of the table, there was a simple and shy man who had not yet spoken. He was looking indecisively at its hands, and seemed to be locked in a state of mutism that had overcome him from the beginning of the meeting.

"...Trusis?" The Mayor said gently. "Do you have any thoughts?"

Trusis (rabbit in Latvian) tried to lift his eyes to the group, but in observing the questioning faces, shot them straight back down to his hands. "I am... not against it… but… um…. What will they do here? In the middle of nowhere. With people speaking only Esperanto…. I mean, we live in a place where there is not even a shop where to buy a pack of cigarettes! I don't know if we will be helping people to host them here."

"And how will their bodies keep up with the rough terrain and climate of our mountains? We are tough, I certainly don't think they will be." Dramor added.

"Will you get along for goodness' sake'?" shot the Mayor. "I am tired and angry - also hungry - and I just want to get this issue over with." He placed his head in his hands with a deep sign. The

Village is not a dying place..." Noting a pause in his argument, another opposition voice, Madu (snake in Estonian), jumped in, "But who will pay for this apartment free of charge? It will be our own citizens! Do you think they will find it acceptable? And what about the day, one of our citizens' families would be in need? It's not fair, we will be leaving our own people in dire situations for the sake of helping complete strangers." Dramor took the bait to drive Madu's knife in even deeper, "Mandu's right, and a citizen left in a dire situation is a citizen that won't vote for us next time. Don't pretend you don't care about our public reputation."

Hotza looked like he was ready to get up and fight with Madu after that comment, but Madra sensed the tension and shouted sternly, "Listen up! Our compassion as humans goes further than those meaningless things! You want to talk about reputation? Welcoming those individuals in need could get us far more credit than pleasing the selfish part of our population!"

"But someday our families might be in need…" began Madu, while Madra wasn't finished. "Their families are in need NOW." He interrupted with his deep, brooding voice, "their malnourished bodies won't wait for another meeting! We are desperately lacking time and we should prioritize the needs of newcomers who need our help now over the potential future needs of our own citizens just because they are from here. What if, for some reason, you had to flee this country with your wife and kids? What if, after years of living in a refugee camp in terrible conditions, you had the opportunity to make life better for your family? And what if you were never given the opportunity because the higher-ups in their ivory tower decided to reserve your seat for a person who - not now - but only one day, might hypothetically need it?"

The room was silent; you couldn't hear anyone's breath. Outside, there was a gentle rain that was slowly coming to an end. In the midst of this tense quiet, Madra dealt a final blow to his

understand what "cosmopolitan rights" really means. It seems that the association - L'ASSO you called it - had somehow humiliated them by making a "public request" for their help in the final words of the article. In response, they called for an extraordinary, and extremely heated, meeting of the local council. I watched the elected representatives gather together in the town hall, and start fuming around a large table.

"Because of that article, we have our back against the wall. We need to make a decision now or we will lose our credibility," the Mayor of Turvaline said firmly, sliding the newspaper to the middle of the table. His voice was calm and composed; but the councilors around the table could feel the anxiety behind each word.

One of the councilors, Dramor, had already made up his mind about this initiative when he first saw the article on his train ride home. Prepared to voice his opposition he spoke up quickly, "Listen, it's simple, those are strangers and our citizens - our village and valley - don't accept strangers," he said, staring sternly at the Mayor but directing his comments to everyone in the room.

Another attendee, Madra (dog in Irish), couldn't stay quiet after that statement. "No. We have to respond!" he declared, trying to mimic his colleague's strong tone. "It's simple! We already have free social houses which can easily host a family or two! Can you imagine all they've been through? We have no idea the tragedies they have seen in their home countries and along their journey. Now that they are here we can at least offer them a roof! It's simple and it's just the way it has to be done." His urgency had him out of his chair as he spoke but in the silence that followed he gently took his seat.

"I agree with Madra," added Hotza (howl in Basque) in support, "Moreover welcoming those people will replenish our classes with a fresh batch of new kids! It will help show the world that Turvaline

Meanwhile, in a small cottage on the outskirts of town, as the smell of coffee and toasted bread spread evenly across the house, Plaku (elder in Albanian) flipped through its newspaper to find the same article. A few minutes later and after a thoughtful reflection, Plaku turned to its beloved Majka (mother in Macedonian) and said, "Look, honey! There is an association welcoming asylum seekers, I think we have enough room to house a few, don't you think?" With no response, its lover pensively stirred its coffee and let him continue, "I would be glad to finally do something for them, I feel awfully concerned about all they are passing through… risking their lives crossing the human-made-boundaries and being constantly persecuted by the police…" Its roaming mind suddenly landed on a memory, "Do you remember the story of that girl named Blessing, who passed through four countries to finally land in France? She was arriving with two others who had crossed the border by night. But she was in an especially difficult position because she had injured her leg on the journey. Suddenly, the police found their caravan and began chasing them through the underbrush. In the end she and her other companions escaped… but days after, she was found dead in a river. Her injured leg had failed her, and she died. All because she had to flee from the police..." It trailed off of his story and remembered its original question, "Anyways we should definitely use our room to host them! Don't you agree?" But the only answer he received was a serious look of concern as she continued buttering her toast.

While the paper was evoking different reactions from each of you, the place where I saw the most extreme responses was among your Valley's elected representatives. I really don't think they

Chapter 1. The announcement

Let's start from the day your printing station sent out that written article which caused such a stir. It was quite an experience to watch the differing reactions to something I would call a simple request.

The Daily News Vol.38 **Region**

In two weeks, on March 15th to be exact, Kalim Valley will be welcoming asylum seekers into the local community. They are working alongside the association, L' ASSO. This group has set up a volunteer based network that will host asylum seekers as they await their official refugee status from the government.

The association was created in order to provide support and solidarity to those coming into the country by providing them a safe place to live and help them on their journey towards a new life.

On the day of arrival, the association will host a small welcome gathering at the town square for those who wish show their support and give the asylum seekers a warm welcome.

Upon arrival, the asylum seekers will be staying in the homes of volunteers from L'ASSO. The collective has asked the municipality to supply extra housing arrangements, but the town hall has yet to respond to their request. When questioned on this, one member from L'ASSO stated:

"It is wonderful to see the overwhelming commitment of the citizens in this integration process, which is why I, along with the association, are a bit shocked that the town hall has yet to respond to us, nor seem willing to host a council meeting in order to discuss this subject further. We believe this would give council members the opportunity to become involved in the process, but we are still waiting for a response".

Meanwhile, L'ASSO encourages everyone in the community to participate in any way that they can. They are hoping to have many more volunteers sign up to host in the coming weeks.

This paper raised all kinds of reactions. On his train ride home, Dramor (stranger in Welsh) finally got a moment of peaceful silence to consult a newspaper left by a former passenger. The school trip children around him had just fallen asleep; but this tranquility didn't last long. Reading the first page article, sparked the nervous worry that had eased with the lulling of the train. In frustration Dramor wondered: "Why do we have to receive these asylum seekers? Call them what they are... Foreigners! This is getting out of hand. We have our own problems already. We should not create new ones by bringing criminals into our country."

Tout individu a droit
à la vie, à la liberté
et à la sûreté de sa
personne.
ginsborg

I bet these stories of people I have been watching will melt your hearts. I don't want to spoil it for you, but do you remember the ups and downs I told you about earlier? They are what make their story beautiful. All the difficulties they had to face and all the good things that came out of these difficulties are some of my best stories. So, let me begin...

over me, I had the chance to observe them. Some of them were coming from really difficult experiences. I guess it must be normal to show great anxiety in this case even though psychology isn't my major. Anyways I am grateful that the people who chose to get to know and give a hand to these people had completely different views. They showed real solidarity. Others were simply indifferent to the situation. Some others were referring to "cosmopolitan rights". I did not really understand what it means, but I believe it refers to the rights any person has when he or she comes to a new place. At least, this is what seems the most natural and logical to me, considering that everyone is a newcomer on a territory, at some point of History. Unfortunately, the authorities did not seem to know this term, or they were at least very slow to enact it.

I think some of you, humans, think that being born on a piece of land is where you belong to. I told you all, this is only in your head. There is no such thing in reality. Just look at the sky! Do the clouds have passports? Are the birds "illegal immigrants"? Sure, some of your pet animals have passports, but do they know about them? I don't think so. This is something you made it up; and then, once you have decided these rules you suddenly have decreed who is eligible to live on that same land and whom not. What about nomadic people? Aren't they proving that there are different systems? Yours is not the only one, nor the best one. I wish you would all proclaim the truth spoken by Diogenes of Sinope: *"I am a citizen of the world."*

Borders and other administrative obstacles are artificial. Otherwise, all my siblings and I would have been separated from each other when you drew your lines, but we don't see any separation. Borders make you prisoners to yourselves. Do not keep the ones you see as "undesirables" outside of your territory. In your history you established roots of trust, kinship, solidarity, and humanity. Lean into them.

Searching for new opportunities just like the old travelers, these new immigrants first arrived in a small town amid my hills. Some spoke the same language as the residents, others not. Everyone was very confused about how to find a place to stay and work. Thankfully, some people came up with the idea to build up a network to assist and support newcomers. Ordinary local citizens started hosting immigrants for as long as they could. This was clearly a quick and appropriate response compared to the slow, ridiculously tiny means and efforts that authorities allocated to accommodate people who, seeking a refuge, have the right to a roof over their heads and access to some basic services, including health.

Unlike the immigrant workers who arrived for the mines in the past, these immigrants did not really have a chance to find a job or build a life. Why? Because the rules set up by your government decided so. From the moment when national borders were established, it is up to the State to decide who is allowed to settle in the country and whom not. Unless a person is seeking a refuge, and in that case an international convention has decreed that anyone can cross a border to seek protection. But still, it is the State who decides if yes or not this person waiting for a decision on his or her request, has the right to work. The rules set by the State of the Kalim Valley says that for the first 6 months, the asylum seeker cannot work and has to rely on public assistance. How illogic is this? So many young and strong people who could live thanks to their own activity, obliged to wait with arms folded until the final decision on his or her case... What a waste! So, the only thing they can do is to wait. In some cases, the waiting takes years. In the end, there is no guarantee that they aren't sent back "home" or elsewhere.

Some of these newcomers were represented as suspicious in the media before anyone really knew them. When they were passing

escorted by government officials to men and women in white clothes. Workers were pricked with needles, their gums were examined. Muscles, eyes, strength, and agility were tested. They took some blood samples. This whole thing seemed quite strange to me, considering they came just to get a job. I could understand that a medical check-up was necessary, but this was going well beyond, affecting their dignity as human beings. Their heads were downcast; their disappointment and discouragement were visible even from up here. Then, I asked myself a profound question: If I did not exist in the middle of these two countries, would they have been one country, and would there have been no difference, no exclusion, no humiliation between them? I guess we'll never know.

Over the years, immigrants took the hardest jobs, working deep inside me and all around me. They labored daily in the mines over precious coal and sweat as they toiled in the agriculture fields. They built families, enjoying at least this precious joy in life, and not them, but their children, and their children's children, slowly became invisible within the population. So, as time progressed the humiliations slowly ceased.

At this point, I would love to say: *"And they lived happily ever after."* Unfortunately, this only happens in your movies. In reality, there is no such thing. Life is full of ups and downs and the way one responds to these bumps in the road is what makes life valuable.

A few years ago, new people came to the region. They were not from next door, they traveled from very far away. They were called by the authorities and local population asylum seekers, or refugees, or even "illegal migrants". The term "illegal" is so absurd to me because the world does not and cannot belong to anyone, especially to some artificial entities that you call "countries". Not even mountains claim any border. As small as you are, you humans think you are so smart. Yet in all of your intelligence you have not learned how to live with one another.

Eventually communities in one country had some economic problems. So, some persons living there wanted to move to the other country. I could witness that, and I can tell you that, it is not very easy to pass over me to go to the other side! It is not that I do not want you to do so, but I am just a big old couch potato lying here, doing little but observing. I tried my best to be of assistance but I really couldn't do anything.

When coal was discovered, you kept digging down deep into the heart of me, but you lacked manpower to get as far as you wanted. Local authorities were worried about not having enough working force, so they encouraged foreigners to come and work as miners.

So, newcomers arrived in the region to dig my belly... oh what do you call them?... I guess, immigrants?... They were coming to work, to earn some money, and to have a decent life. I don't think they expected more, but from what I saw, they were unwelcome from the beginning. It was just a job and a roof they needed. Yet indirectly - but also sometimes quite directly - they were told to be different from the "original" residents. This is the reason they dare to treat them with disrespect. They seemed to forget that all the residents of the region were also newcomers not long before. Remember, I have been here long before any humans were alive and I remember the transitions of the first humans who settled here. If anyone can make a claim to this land it is me, but I am not. I think anyone should be welcome!

I should clarify that it wasn't necessarily the residents of the valley who were unfriendly; it was often authorities and leaders who posed the newcomers the hardest time. The importance humans give to artificial structures is really surprising for me. These immigrants were from just next door, living on the other side of the border you built made them so different as to justify treating them badly? The day they arrived, immigrant workers were

function as you wanted them to. You primarily wanted them to keep strangers out. Yet, regardless of walls, foreigners still came.

Trying to build something like a wall, hoping that it will last and bring stability forever is the most ridiculous thing to me. This behavior does not exist among animals. Every living being has some sort of obstinacy to protect its area, but none of them build physical barriers thought for standing forever. None except humans. A wise woman once said, the only thing that remains constant is change - and the mountains. Well, I might have added the mountain part, at the end. Just ignore my jokes, but listen to her wisdom: change is inevitable.

Let's move on to the 18th Century - naming the passing of time as centuries is very particular to humans but you like to call it that way so I will do the same. Over the 18th century, you amplified your claim on enormous pieces of land. You killed for it and died for it. I have never understood why humans were so obsessed with boundaries and why their fights on boundaries demarcation had to be so bloody. And this greed on conquering more and more lands... What is your obsession with size? You are so narrow-minded with this. Anyway, how about jumping one century further?

In the 19th Century two countries laid on either side of me. One of them and on which I will tell you stories later has been called with a promising name: Speranza (hope in Italian). I somehow felt strange - alienated from my very self. I know that this whole national boundary thing does not really apply to mountain beings. Yet, even though borders do not exist in my world, I couldn't help but think from time to time that due to your boundaries. The result is that some parts of me did not belong to the same country, and I felt deeply sad. I was happy once when there was no such thing as boundaries and people cutting me into two. However, despite my displeasure, these boundaries, borders, and countries all stayed.

leaving things behind and avoiding face-to-face conflicts. I had seen animals marking their territories before, but it was nothing like this. I must admit I thought the Earth should have been big enough for the relatively small number of humans to exist without conflict. But who am I to know? Besides, my opinion didn't really matter. I might be huge and splendid, but no one was asking for my approval. Not then - and not now.

I did find this buffer zones idea clever, though, because at least they were constructed to avoid conflicts. It seemed your ancestors' first rule was not necessarily "live in peace" but more so "do not live in conflict". Today you are more strongly emphasizing the importance of peace, yet somehow conflicts keep arising. Sometimes it seems that conflicts are your only way towards peace, which I certainly do not understand. I don't want to cause offense, but sometimes I think the early humans made more sense than you "modern" ones.

I mean, think about your ideas around "freedom of speech" which you have established as a right and yet you don't specify who is privy to that right. And your ideas about territories, you say you want peace and yet you do not welcome people coming in peace.... Sorry, I am getting off topic. This process of storytelling is really getting me into reflection, I can't believe how much I need to talk. My apologies for stepping away from the story. Try to live as long as I have without talking to anyone; then you would understand. I promise, I will really try to stay true to the essence of my story. Let's continue, shall we?

Eventually, these buffer zones took another turn. You started building fences and walls to distinguish and separate your lands. Watching from way up here, I could still see the unity of the land, so the walls seemed so useless to me; but I understand this is your way to feel "safe". Nevertheless, these barriers did not seem to

I am today. So, in fact, it is hard for me to identify the moment of my birth, yet by these processes, somehow, I did come to be. After a long time, plants, mushrooms, and animals started to appear. They grew along my hillsides and ran through my valleys making me more beautiful and helping me feel less lonely. Then, with humans, things started moving much more quickly.

Around 600,000 years ago, the Neanderthals arrived and, about 40,000 years ago, *homo sapiens,* aka the Humans took their place. I have to admit that this was a bit unusual for me at the beginning, but then I got used to it and kind of enjoyed watching their processes of learning. Things weren't always easy on them. They seemed to have a harder time here than the animals, especially in winter. The cold has only been a comfort to me, adorning me with beautiful snow, but what about them? I welcomed them as they huddled in my caves to keep warm, and marvalled as they learned to light fires which they tamed to burn only to their desired extent. Until then, I had never known the lovely sensation of fire in my coves, tickelling me from the inside out. Those were the good times when you made me laugh. Then, around 5,000 years ago, your ancestors began to tame the plants as well, they started intentionally placing little seeds into my womb. This was a game-changer in their survival. This is what you named… hmm, wait a second…. I know this one... Oh yes! You call it "agriculture". This whole agriculture idea grew so fast. Your ancestors were quite good at it; they kept me very impressed as they continued to find ways to make it easier and faster, constantly increasing food production.

Then, as agriculture continued to evolve, humans began to care which plants and resources belonged to whom. So, they started setting borders around their territories. I think at one point I became a buffer zone of unclaimed space between two groups of people who were hostile to one another. There were also some exchange areas whereby groups could trade goods by taking turns

Before I was born, this place was just hot and damp, covered with forest and wetland. The plants started to lose their leaves and, in time, these leaves collected together in swamps and bogs. After millions of years, sediment and shell remnants accumulated, and the weight of these new layers which would eventually birth me, compressed the old plants until they transformed into a rock, a substance you eventually named "coal". Coal is of no importance to me but in time, it became very important to you because you use it for producing energy... but I'm jumping ahead in the story.

At this point, while I was still in my infancy, the coal found itself a home lying deep inside of me. Then the sun came... the wind... and then the rain followed. Not long after, the snow accompanied the others; each of these forces shaped me and turned me into what

I don't want to give you the wrong impression, but science is not my strong suit. I learned all this from humans. I have picked up a few things in my time. Here again, I am talking about a very long time; but, for as long as it took you humans to evolve, the evolution of your minds and your knowledge has been incredibly quick. I am quite impressed. Mind you, you are not always making progress towards the better; still, you are active learners, and I am impressed by this. Now, let me tell you what we are.

We are - or rather - I am a mountain range called Camygacoco overlooking the Kalim Valley. Humans have called me beautiful, grand, majestic, imposing, wild, omnipotent… well enough talking about myself. I don't want to give you the impression that I am some sort of narcissist. I am just a mountain range. It's not like I am the Mont Blanc, so what is the point of being a narcissist? I am just a regular humble set of mountains that has been privy to the many human and animal lives that pass through my valley. I have witnessed so many stories and now, for the first time, I am choosing to share a few of them with you. I will start from my birth to give you the proper context, but then I want to take the focus away from myself into the depths of the lives I have enjoyed observing. Shall we begin?

Introduction

Hi there! I am here to tell you a story. I am not much of a storyteller, but I thought I should give it a try. Okay… It is actually my first time telling a story, so I hope you can go easy on me. It is not that I have never thought of telling stories before, but I have not really reached that moment when I said, ok, that's the story. If I told you every moment I've witnessed during my endless life, well, you wouldn't live to know the end. You humans have such short lives. You're not like us. I don't even know whether I am capable of dying; I have already been around for 135 million years so we will see how much longer I last. I know you humans think immortality might get boring after a while. In my case, I cannot imagine anyone hoping to die just so they don't get bored. Life is amazing! But I agree: 135 million years may be too long to live. Yes, you heard correctly. I said 135 million years. This is my age. I am quite frankly surprised that I remember my age; but don't worry, I still feel young inside and out!

I have told you my intentions and my age so far, but I suppose I should give you my name. I know you are curious to know it. A person without a name is a stranger to you. Normally, I don't have a name but I've lived long enough to know that humans expect names to identify things and people, so I can share one with you. I decided to call myself Coco. First, I should make it clear that I talk about myself as one being but you should know that we are more of a collective. I chose the name Coco because we are made of CaMg(CO3)2. This incomprehensible collection of letters and digits comes from some complex geological science that I have never bothered to understand. Apparently, this material that makes us, the layers that constitute our substance, is a product of shells which have been lying around for over 200 million years - they must be quite lazy.

collectives in the region, the Collectif d'Accueil des Réfugiés en Matheysine - CARM.

Between January 11-15, 2021, the students conducted 14 interviews, including 3 with municipal teams, as well as a series of interviews in the market of a village on the plateau.

The workshop received funding from Labex ITTEM under the title "La montagne en solidarité. Contre-récit ethnographique de l'accueil des personnes en migration dans les Alpes" (The mountain in solidarity. An ethnographic counter-narrative of the reception of migrants in the Alps), and from the Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine (Université Grenoble Alpes).

We would like to thank all the people who welcomed us during our winter stay in Matheysine: their warmth accompanied us way into these pages.

Thanks to Jeannine Ginzburg for the drawings and paintings that illustrate this story.

Thanks to Isabelle Saint-Saëns for the translation into French.

We would also like to acknowledge and thank the students for their commitment and motivation in the workshop: they will find it reflected in the inspiration of this fiction.

Cristina Del Biaggio: assistant professor, IUGA

Karine Gatelier: Modus Operandi and associate researcher at PACTE laboratory

Foreword

It will happen anyways / Ça arrivera de toute façon is a fictional story written in February-March 2021 by students of the Master's degree in International Development Studies. The story was initially written in English, then translated into French. It is the result of a workshop supervised by Cristina Del Biaggio and Karine Gatelier, in January 2021, on the Matheysine Plateau and in the Valbonnais.

With this workshop, we wanted to introduce the students, some of them foreigners, to the realities of citizen reception in the French current political context. Although the accommodation of asylum seekers is an obligation, and therefore a duty, for states which have ratified the 1951 Geneva Convention on refugees, since the 1980s we have witnessed increasingly restrictive and hostile state policies towards asylum seekers. These policies, based on the idea of dissuasion, produce a precariousness of migration trajectories. This is true for border crossings but also for reception (or non-reception) in dedicated accommodation structures.

Confronted with this reality, cities and local authorities are creating networks of refugee cities; while residents and citizens are organising themselves into solidarity groups according to various different forms depending on the territory where they are located.

For the time being seldom studied in France, these collectives of welcome in the mountains deserve to be better analysed: they provide concrete answers to the institutional non-reception and invent a new type of hospitality.

Through an immersion in the field and the discovery of its most involved actors, the students were able to better understand the emergence and the values of the mobilisation of one of the

The IDS Master students and authors of the fiction :

Anaclara Acuña Puñales

Karyn Anderson Cook

Öykü Arts

Tessa Belle

Quentin Charriera

Jorge Enrique Ferreyra

Brianna Getti-Kempisty

Anaëlle Glandut-Mingeau

Cécile Gillot

Argyro Kokolaki

Ayla Korajac

Trevor Mantshoane

Anh Dao Nguyen

Natalie Palmquist

Thibault Potet

Marina Yang

IT WILL HAPPEN ANYWAYS

Asylum Seekers in Kalim Valley

A fictional story by the students of the second-year Master

International Development Studies

Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine
Université Grenoble Alpes

2020-2021